



LES PRIX DU QUÉBEC

LAURÉATS
2006

Cette brochure a été réalisée conjointement
par le ministère de la Culture et des Communications
et le ministère du Développement économique,
de l'Innovation et de l'Exportation

RECHERCHE ET RÉDACTION

Francine Bordeleau
Nathalie Dyke
Laurent Laplante
Danielle Laurin
Solange Lévesque
Lisanne Nadeau
André Roy

RÉVISION LINGUISTIQUE

France Galarneau
Hélène Dumais

PHOTOGRAPHIE

Frédéric Raevens, © Contact TV inc.
pour les photos de Mavis Gallant
Alain Désilets

CONCEPTION ET RÉALISATION

Communication Publi Griffé

PRÉ-IMPRESSION ET IMPRESSION

K2 impressions

ISBN 2-550-48319-7

978-2-550-48319-9

Dépôt légal : 2006

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

© Gouvernement du Québec, 2006



LES PRIX DU QUÉBEC

LAURÉATS
2006

TABLE DES MATIÈRES

Mot des ministres

PAGE 5

Historique des Prix du Québec

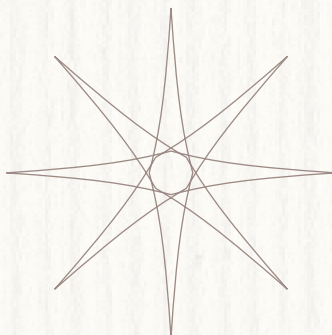
PAGE 7

Membres des jurys

PAGE 52

Médaille des Prix du Québec

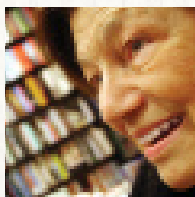
PAGE 54



Mavis Gallant

PRIX ATHANASE-DAVID

PAGE 8



Lawrence A. Mysak

PRIX MARIE-VICTORIN

PAGE 12



H. Patrick Glenn

PRIX LÉON-GÉRIN

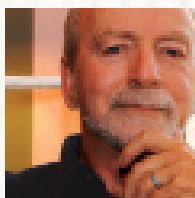
PAGE 16



Paul-Louis Martin

PRIX GÉRARD-MORISSET

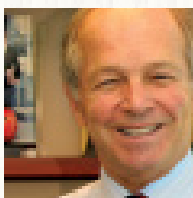
PAGE 32



Fernand Labrie

PRIX ARMAND-FRAPPIER

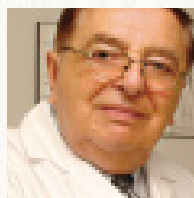
PAGE 36



George Karpati

PRIX WILDER-PENFIELD

PAGE 40



Angela Grauerholz

PRIX PAUL-ÉMILE-BORDUAS

PAGE 20



Hélène Loïselle

PRIX DENISE-PELLETIER

PAGE 24



Léa Pool

PRIX ALBERT-TESSIER

PAGE 28



Marie-Éva de Villers

PRIX GEORGES-ÉMILE-LAPALME

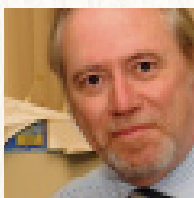
PAGE 44



Yvan Guindon

PRIX LIONEL-BOULET

PAGE 48



Voyez les entrevues avec les lauréates et les lauréats dans
le site Web des Prix du Québec à l'adresse suivante :

www.prixduquebec.gouv.qc.ca



MOT DES MINISTRES

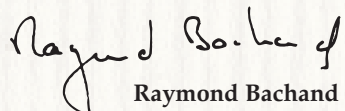
La société québécoise est forte du talent de ses membres. Au sein de cet ensemble débordant de créativité, des femmes et des hommes exceptionnels font figure de phares grâce à l'excellence et à l'originalité de leurs réalisations.

Chaque année, le gouvernement du Québec a l'agréable tâche de rendre hommage à ces citoyennes et à ces citoyens remarquables qui contribuent à la vigueur de notre culture et à l'évolution constante de notre savoir-faire scientifique.

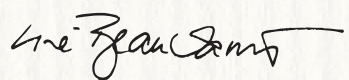
Au nom des Québécoises et des Québécois, nous tenons à exprimer notre profonde reconnaissance à mesdames Marie-Éva de Villers, Mavis Gallant, Angela Grauerholz, Hélène Loiselle et Léa Pool et à messieurs H. Patrick Glenn, Yvan Guindon, George Karpati, Fernand Labrie, Paul-Louis Martin et Lawrence A. Mysak. L'œuvre qu'ils ont accomplie dans leur domaine d'activité respectif est facteur d'enrichissement collectif. L'exemple de ces gens d'exception constitue également un puissant stimulant pour les jeunes qui rêvent de marcher sur leurs traces.

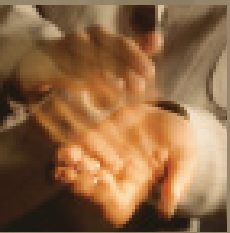
Chères lauréates et chers lauréats, l'admiration que nous vous portons trouve son égale dans l'immense fierté que nous éprouvons à vous compter parmi les nôtres. Merci pour votre apport à la vitalité artistique et scientifique de la société québécoise!

Le ministre du Développement économique,
de l'Innovation et de l'Exportation,


Raymond Bachand

La ministre de la Culture et des Communications,


Line Beauchamp



HISTORIQUE DES PRIX DU QUÉBEC

Depuis longtemps, le gouvernement du Québec honore des hommes et des femmes qui, par leurs réalisations exceptionnelles, ont su marquer leur temps tout en contribuant à l'essor de la société québécoise. Les Prix du Québec sont l'hommage qu'il rend à leur mérite dans les domaines de la culture et de la science; ils sont non seulement le plus haut témoignage de reconnaissance d'une carrière remarquable, mais aussi une récompense qui érige les lauréats et lauréates en modèles pour l'ensemble de la population.

L'origine des Prix du Québec remonte à 1922. Athanase David, secrétaire de la province de Québec, crée alors les Concours littéraires et scientifiques pour soutenir le travail d'écrivains et de chercheurs chevronnés. Jusqu'en 1967, les prix littéraires, et parmi ceux-ci le prix David, seront décernés pour une œuvre littéraire en particulier et les prix scientifiques, pour un ouvrage de recherche. À partir de 1968, le prix David est accordé pour l'ensemble de l'œuvre d'une écrivaine ou d'un écrivain, tandis que les prix scientifiques continuent annuellement de reconnaître les travaux d'une ou deux personnalités du monde des sciences.

En 1977, pour refléter la diversité de la vie culturelle, sociale et scientifique, le gouvernement du Québec crée les Prix du Québec. En plus du prix Athanase-David qui, déjà, couronne une carrière littéraire, le prix Léon-Gérin pour les sciences humaines et le prix Marie-Victorin pour les sciences de la nature et le génie sont institués en remplacement des prix scientifiques; s'y ajoutent le prix Paul-Émile-Borduas pour les arts visuels et le prix Denise-Pelletier pour les arts de la scène.

En 1980 est créé le prix Albert-Tessier pour le cinéma et, en 1992, le prix Gérard-Morisset pour le patrimoine. En 1993, deux autres prix scientifiques sont créés : le prix Armand-Frappier souligne une contribution exceptionnelle au développement d'institutions de recherche ou à la promotion des sciences et de la technologie, tandis que le prix Wilder-Penfield couronne une carrière de recherche dans le domaine biomédical. En 1997, un autre prix s'ajoute, le prix Georges-Émile-Lapalme, qui reconnaît la contribution exceptionnelle d'une personne à la qualité de la langue française parlée ou écrite au Québec. Enfin, le prix Lionel-Boulet, décerné pour la première fois en 1999, reconnaît la contribution exceptionnelle d'une personne qui s'est illustrée par ses activités de recherche et développement en milieu industriel.

Les lauréats et lauréates reçoivent du ministère de la Culture et des Communications ou du ministère du Développement économique, de l'Innovation et de l'Exportation une bourse non imposable de 30 000 \$, une médaille en argent réalisée par un artiste du Québec, un parchemin calligraphié et un bouton de revers portant le symbole des Prix du Québec, une pièce de joaillerie exclusive aux lauréates et aux lauréats.



In 1922, Athanasios Pavlid (1882-1953) created the Hellenic Literary and Scientific Awards at the origin of the award which prizes the best Greek authors of the year. The award corresponds to the following categories: the novel, the short story, the narrative, the novel, the essay, the literary criticism and all the forms of literature.



En 1922, Athanase David (1882-1953) crée les Concours littéraires et scientifiques à l'origine des actuels Prix du Québec. Au prix qui porte son nom sont admissibles les auteurs dont l'œuvre correspond aux genres littéraires suivants : le conte, la nouvelle, la poésie, le récit, le roman, l'essai, l'écriture dramatique, la critique littéraire, le journalisme, la bande dessinée et toutes les formes de littérature pour la jeunesse.

Mavis Gallant

« J'écris en anglais, vous le saviez, non? », s'amuse Mavis Gallant.

Et comment! Les plus grandes plumes anglo-saxonnes contemporaines la comparent au monument littéraire américain Henry James. Elle fut parmi les premiers auteurs canadiens, il y a plus d'un demi-siècle, à faire paraître une fiction dans le prestigieux magazine littéraire *The New Yorker*. Une collaboration qui se poursuit encore aujourd'hui.

Et voici qu'elle devient le premier écrivain anglophone à recevoir la plus haute distinction littéraire du Québec. Il y a près de vingt ans déjà, elle confiait : « Le chien aboie, le chat fait miou, moi j'écris en anglais. » Aujourd'hui, elle précise : « L'écriture de fiction est du domaine de l'imagination. Ça fait ce que ça veut, ça vous arrive. Et moi, ça m'arrive en anglais. »

Anglophone, oui, et Québécoise, Mavis Gallant, et francophile. Née à Montréal en 1922, bilingue dès l'âge de 4 ans. Quatre ans : c'est l'âge qu'elle avait quand ses parents, des anglo-protestants de classe moyenne, l'ont envoyée dans un pensionnat francophone catholique. Le couvent Saint-Louis-de-Gonzague, à Montréal. Plutôt inusité à l'époque, non?

Pourquoi sa mère d'origine américaine et son père britannique ont-ils pris cette décision? Mavis Gallant s'interroge encore aujourd'hui. Chose sûre, le passage entre les cultures anglophone et francophone, mais aussi protestante et catholique, qui a marqué son enfance, a créé en elle une dualité. Une dualité telle, qu'elle n'hésite pas à écrire, dans la postface de son livre *Laisse couler* : « L'origine exacte de ma vocation d'écrivain est peut-être un point de cette dualité. » Elle note aussi ceci : « Depuis l'enfance, je n'ai pas cessé d'écrire ou de penser à ce que je pourrais écrire. »

Orpheline de père à 10 ans, elle vivra un temps à New York avec sa mère remariée, avant de revenir s'installer à Montréal, seule, à l'âge de 18 ans. Elle propose alors ses services comme journaliste au *Montreal Standard*, où on la juge trop immature. Après quelques années à Ottawa, où elle travaille pour l'Office national du film, elle revient cogner à la porte du prestigieux journal, où, rare femme dans un monde d'hommes, elle restera six ans.





Parmi les sujets de ses reportages, la culture francophone prédomine. Gabrielle Roy, Roger Lemelin... elle n'hésite pas à faire découvrir à ses lecteurs anglophones les écrivains qu'elle affectionne. Elle va jusqu'à interviewer Jean-Paul Sartre, lors d'une conférence de presse à Montréal. Elle avait lu *La Nausée*, acheté à New York, mis à l'index au Québec. « Je me disais : "Enfin quelque chose de neuf!" » L'existentialisme, elle en rêvait. Paris aussi. Une fois partie la meute, seule avec « Monsieur Sartre », elle s'en est donné à cœur joie. « Après ma rencontre avec lui, je me suis dit : "Un jour on viendra m'interviewer moi aussi". J'avais du culot, non? »

Elle adorait son métier, mais l'écriture la tenaillait. « J'avais peur de devenir une journaliste qui n'écrit de la fiction que le dimanche après-midi. » À 28 ans, advenue que pourra, elle poste sa première nouvelle au *New Yorker* et donne sa démission au journal. Direction : Paris. « J'ai découvert une ville sombre, sale, dévastée par la guerre. »

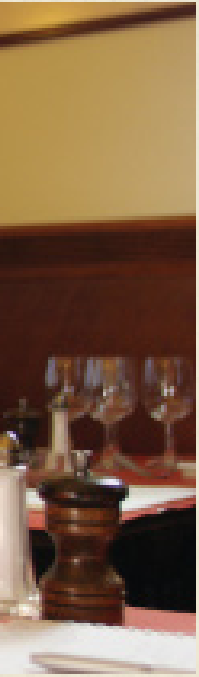
Quand elle quitte Montréal, en 1950, elle est divorcée depuis peu, seule au monde. « Je ne voulais plus d'attache, je voulais commencer une autre vie, ailleurs. Je me suis donné deux ans pour devenir écrivain, être publiée. » Pari tenu. Elle ne vit pas richement, au contraire, mais fait ce qu'elle aime. Écrire. Et voyager. « J'avais une machine à écrire d'une main et une valise de l'autre. »

C'est dans le sud de la France, par l'intermédiaire du peintre Jean-Paul Lemieux et de sa femme Madeleine, qu'elle rencontre la romancière Anne Hébert, fraîchement débarquée. Coup de foudre d'amitié. Amitié qui durera toute la vie. « Nous avons tellement de choses en commun, Anne et moi. Nous n'écrivions pas dans la même langue, c'est tout. »

Si Mavis Gallant a situé plusieurs de ses histoires en Europe, le Canada, tout comme chez Anne Hébert, occupe néanmoins une place importante dans son œuvre. Montréal, pour commencer. La guerre et ses conséquences, ici comme là-bas, reviennent aussi très souvent. Pas étonnant. « C'est une question de génération. Les jeunes oublient comment c'était à l'époque. Pour moi, la mémoire demeure fondamentale. »

Par-dessus tout, l'éloignement, le déplacement hors du pays d'origine, l'apprentissage de nouveaux codes sociaux, et ce que cela implique de difficultés quotidiennes, de fragilité éprouvée, font partie de ses sujets de prédilection. On comprend pourquoi. Mais de là à dire qu'elle écrit sur l'exil, il y a une marge... à laquelle tient mordicus Mavis Gallant. « Je ne suis pas une exilée, mes personnages non plus. L'exil, c'est quand on est banni, interdit de séjour dans son pays d'origine. Moi, je suis une Canadienne qui vit à l'étranger. »

Elle ne voit pas le jour où elle quittera Paris. « La vie de bistro, le contact avec mes amis de toutes les générations, je ne saurais pas m'en passer. » Là-bas, on considère qu'elle est « la plus francophone des auteurs canadiens-anglais ». Aux yeux du journal *Le Monde*, elle est surtout « l'une des plus grandes nouvellistes de langue anglaise ».



2005 Pierre Nepveu	1986 Jacques Brault
2004 Naim Kattan	1985 Jacques Godbout
2003 Michel van Schendel	1984 Jean-Guy Pilon
2002 Madeleine Gagnon	1983 Gaston Miron
2001 Victor-Lévy Beaulieu	1982 Marie-Claire Blais
2000 Pierre Morency	1981 Gilles Archambault
1999 Roland Giguère	1980 Gérard Bessette
1998 André Langevin	1979 Yves Thériault
1997 Gilles Marcotte	1978 Anne Hébert
1996 Monique Bosco	1977 Jacques Ferron
1995 Jacques Poulin	1976 Pierre Vadeboncoeur
1994 Réjean Ducharme	1975 Fernand Dumont
1993 Gilles Hénault	1974 Rina Lasnier
1992 André Major	1973 Marcel Dubé
1991 Nicole Brossard	1972 Hubert Aquin
1990 Andrée Maillet	1971 Paul-Marie Lapointe
1989 Jean Ethier-Blais	1970 Gabrielle Roy
1988 Michel Tremblay	1969 Alain Grandbois
1987 Fernand Ouellette	1968 Félix-Antoine Savard



Mieux encore, pour le célèbre homme de lettres canadien d'origine sri-lankaise Michael Ondaatje, elle demeure tout simplement « l'une des plus grandes nouvellistes de notre époque ». Il faut dire qu'outre deux romans, quelques essais et textes dramatiques, l'œuvre de Mavis Gallant se compose essentiellement de nouvelles.

Pourquoi des nouvelles? « Pourquoi personne ne demande aux romanciers pour quelles raisons ils écrivent des romans et aux auteurs dramatiques pourquoi ils écrivent des pièces de théâtre? », s'interrogeait-elle dans un journal montréalais il y a quelques années. Elle ajoutait : « J'écris des nouvelles pour les mêmes raisons que les poètes écrivent de la poésie. Les idées pour mes nouvelles me viennent dans la forme qui leur convient, chacune impose son propre mode narratif, sa propre structure temporelle et sa longueur. Je ne fais que suivre le mouvement. »

Combien en a-t-elle publié au juste, des nouvelles? Elle-même peine à le dire. Mais si l'on devait mettre bout à bout celles qu'elle a écrites depuis ses débuts, on aurait sous les yeux l'équivalent d'au moins vingt romans. C'est du moins ce qu'estimait, peu de temps avant sa mort, en 1995, le grand écrivain ontarien Robertson Davies, qui ne tarissait pas d'éloges à l'endroit de Mavis Gallant.

Chose sûre, une douzaine de ses livres sont traduits en français, dont un, *Vers le rivage*, est publié au Québec. Ses recueils sont aussi lus en néerlandais, en allemand, en italien et en espagnol. Sans compter que plusieurs de ses nouvelles paraissent dans divers magazines et revues à travers le monde, au Japon, notamment.

Au moins dix doctorats *honoris causa* lui ont été décernés. Et on ne compte plus les récompenses qu'elle a reçues au fil des ans : Prix du Gouverneur général, prix Molson du Conseil des Arts du Canada, Grand Prix du Festival Metropolis Bleu, PEN/Nabokov Prize... Un prix littéraire, remis chaque année à un auteur anglophone du Québec, porte même son nom.

Quoi qu'il en soit, jamais, au grand jamais, assure Mavis Gallant, elle n'aurait pu imaginer obtenir un jour le prix Athanase-David. Étonnée, et émue, la dame de 84 ans. « Rien ne saurait me rendre plus heureuse aujourd'hui que cet honneur. Je vais certainement terminer ma vie d'écrivaine là-dessus. »

C'est en tout cas le souvenir qu'elle aimerait laisser derrière elle : celui d'une écrivaine canadienne née au Québec. « Ce prix fait en sorte que je me sens acceptée comme anglophone », glisse-t-elle, de sa voix étonnamment jeune. On dirait une petite fille au pays des merveilles. Long silence. Puis : « Cela me touche... du plus profond de mon enfance... »





rad Kirouac, mieux connu sous le nom de
rie-Victorin (1885-1944), a été un célèbre
prix qui souligne une contribution majeure
à la nature et du génie : sciences mathématiques,
siques, sciences de la vie, sciences de l'environnement,
a terre, de l'eau, de l'atmosphère et de l'espace.



Conrad Kirouac, mieux connu sous le nom de frère Marie-Victorin (1885-1944), a été un célèbre botaniste. Son nom a été donné au prix qui souligne une contribution marquante aux sciences de la nature et du génie : sciences mathématiques, sciences physiques, sciences de la vie, sciences de l'environnement, de la terre, de l'eau, de l'atmosphère et sciences du génie.

Lawrence A. Mysak

Certains considèrent que la science se conjugue mal avec la patience, comme s'il fallait trouver rapidement toutes les réponses aux nombreuses questions que soulève encore aujourd'hui la complexité de notre environnement. Lawrence A. Mysak, professeur au Département des sciences atmosphériques et océaniques de l'Université McGill, est d'avis contraire. « Il faut du temps et une forte capacité de remise en question pour être un bon chercheur, alors qu'une grande partie de notre travail va bien souvent à la corbeille », affirme-t-il sans ambages. Or, ce spécialiste des climats doit aussi faire preuve d'une immense capacité à remonter dans le temps à des époques encore riches de découvertes possibles.

Chercheur prolifique depuis près de 40 ans, Lawrence A. Mysak est une sommité internationale dans le domaine de l'océanographie et des changements climatiques. Titulaire de la Chaire Canada Steamship Lines de météorologie de l'Université McGill, il se consacre à l'étude des climats de la période des ères glaciaires et étudie le déplacement des glaces de l'Arctique selon des échelles annuelles et décennales. Ses recherches actuelles permettent d'établir des liens entre les climats du passé et les scénarios de réchauffement climatique de l'avenir. Selon ses calculs, malgré le réchauffement accéléré de la planète, les prochaines ères glaciaires ne devraient pas survenir avant 50 000 à 100 000 ans. « C'est la bonne nouvelle », avance-t-il, tout en étant fort soucieux des impacts de la société de consommation sur l'environnement.

Ce coloré chercheur, grand pédagogue, s'est d'abord fait connaître par ses découvertes dans le domaine de la dynamique des fluides. En 1978, il publie un traité théorique, *Waves in the Ocean*, sur la modélisation des vagues océanographiques, écrit avec un ancien collègue, Paul LeBlond. Cet ouvrage le propulse littéralement sur la scène universitaire internationale. Ayant nécessité trois ans de labeur, cet ouvrage de 600 pages, paru alors que Lawrence A. Mysak n'avait que 38 ans, a depuis servi de référence à plusieurs générations d'étudiants. Il a aussi été traduit en chinois et en russe.





Né en 1940, loin de la mer à Saskatoon, c'est-à-dire en pleines prairies (« mais là où il y a déjà eu des kilomètres d'océan », précise Lawrence A. Mysak), ce passionné de sciences est convaincu que sa vie a été marquée par des points tournants qu'il n'a jamais vraiment planifiés. Jeune étudiant, il s'inscrit d'abord en dentisterie à l'Université de l'Alberta. Or, dès les premières dissections de grenouilles dans son cours de zoologie, il comprend que ce métier n'est pas pour lui. Il entreprend alors une longue formation en mathématiques appliquées aux phénomènes naturels qui le mène à l'Université d'Adélaïde en Australie du Sud et à l'Université Harvard où il obtient son doctorat en 1967.

Après avoir enseigné pendant 19 ans à l'Université de la Colombie-Britannique où il a fondé l'Institut de mathématiques appliquées, Lawrence A. Mysak sent le besoin de travailler sur de nouveaux sujets. En 1986, il entreprend la seconde grande étape de sa carrière à l'Université McGill et fonde le Centre de recherche sur le climat qui réunit des chercheurs de disciplines aussi variées que l'agriculture, l'océanographie, l'économie, la géographie et la physique. « Cela a été une expérience déterminante d'avoir réussi à rassembler des chercheurs qui travaillaient dans leur discipline respective, alors que l'interdisciplinarité n'était pas encore une pratique courante », explique-t-il.

Lawrence A. Mysak est, en effet, un véritable rassembleur. Très engagé personnellement auprès de la Société royale du Canada, il joue un rôle de premier plan en présidant l'Académie des sciences de 1993 à 1996. Pendant cette période, il favorise de nombreux échanges avec d'autres académies, notamment en Belgique, aux États-Unis, en France, au Japon et en Ukraine. « Mon objectif était de réunir les meilleurs scientifiques afin de faire valoir le point de vue de la communauté scientifique sur les grands dossiers de l'heure », affirme-t-il.

Le souci du partage et de l'échange manifesté par Lawrence A. Mysak provient sans nul doute de ses parents, tous deux enseignants, qui lui ont inculqué non seulement l'importance des connaissances, mais aussi celle de la communication. Visiblement ému lorsqu'il parle de ses propres étudiants, Lawrence A. Mysak les considère d'ailleurs comme des membres de sa famille. Depuis plus de 15 ans, sa conjointe et lui les reçoivent à leur chalet dans la région de l'Estrie chaque année pour une fête de partage. « Mes étudiants représentent le plus bel héritage de mon travail », reconnaît-il. Fier de les voir s'établir à leur tour en recherche, Lawrence A. Mysak n'hésite pas à leur rendre visite lors de ses nombreuses conférences à l'étranger et à cultiver des liens privilégiés avec plusieurs d'entre eux.



- | | |
|---------------------------------|---------------------------|
| 2005 Pierre Legendre | 1991 Mircea Steriade |
| 2004 Graham Bell | 1990 Leo Yaffe |
| 2003 Louis Taillefer | 1989 Jacques LeBlanc |
| 2002 Claude Hillaire-Marcel | 1988 Germain J. Brisson |
| 2001 Robert Emery
Prud'homme | 1987 Pierre Deslongchamps |
| 2000 Gilles Brassard | 1986 Stanley George Mason |
| 1999 Gilles Fontaine | 1985 André Barbeau |
| 1998 Ashok K. Vijn | 1984 William Henry Gauvin |
| 1997 Louis Legendre | 1983 Pierre Dansereau |
| 1996 Stephen Hanesian | 1982 Camille Sandorfy |
| 1995 John J. Jonas | 1981 René Pomerleau |
| 1994 Ronald Melzack | 1980 Claude Fortier |
| 1993 Non attribué | 1979 Armand Frappier |
| 1992 Charles P. Leblond | 1978 Bernard Belleau |
| | 1977 Jacques Genest |



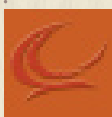
Ce chercheur occupe un bureau à l'image de ce qui compte pour lui : des photos de sa famille, de nombreuses cartes géographiques dont celle de l'Ukraine, pays d'origine de son père et de son grand-père arrivé au Canada en 1908, un globe terrestre qu'il n'hésite pas à faire tourner pour expliquer ses théories et des dizaines de livres. Il est indéniable que Lawrence A. Mysak aime discuter, confronter les points de vue et trouver des solutions à des problèmes scientifiques. Ayant passé quatre années sabbatiques en Angleterre, aux États-Unis, en Suisse et en Italie, et fait des conférences dans près de 25 pays, il a développé un plaisir évident pour les langues étrangères dont il glisse un mot ou deux dans ses conversations.

Pour ce chercheur, outre la nécessité d'avoir un esprit curieux, de faire preuve d'ouverture à l'égard des nouvelles idées et de savoir à quel moment changer de direction, il est essentiel aussi de s'engager dans la communauté sociale des chercheurs. Lawrence A. Mysak a été rédacteur en chef de prestigieux périodiques et anime des rencontres de vulgarisation scientifique sur le campus ainsi que dans d'autres établissements scolaires. Il joue également de la flûte dans l'orchestre symphonique I Medici de l'Université McGill depuis plusieurs années.

Parmi ses prochains projets, Lawrence A. Mysak souhaite aider ses étudiants à mener à terme leurs études supérieures. Il compte occuper son éventuelle retraite à offrir bénévolement des concerts de flûte aux personnes âgées dans les centres de soins de longue durée et, peut-être, à écrire des livres biographiques sur la vie de grands scientifiques qui l'ont lui-même inspiré. « Mais je crois que j'ai déjà écrit mon meilleur livre! », s'exclame-t-il.

Lawrence A. Mysak a été élu membre de l'Ordre du Canada en 1996 et membre (*fellow*) de l'American Meteorological Society ainsi que de l'American Geophysical Union en 2000. Il s'est vu décerner également le prix Michel-Jurdant de l'Association francophone pour le savoir du Québec. Enfin, la prestigieuse Union européenne des géosciences lui a remis en 2006 la médaille Alfred-Wegener pour sa contribution novatrice aux sciences du climat et des océans.

Nathalie Dyke





éon Gérin (1863-1951) on considère
sociologie québécois, a donné son nom au
réservé aux sciences humaines. Les discipl
pour ce prix sont les sciences sociales, les s
s sciences de l'administration, l'urbanism
aménagement, l'histoire, les sciences jur
s sciences de l'éducation et la géographie



Léon Gérin (1863-1951), que l'on considère comme le premier sociologue québécois, a donné son nom au prix réservé aux sciences humaines. Les disciplines reconnues pour ce prix sont les sciences sociales, les sciences du langage, les sciences de l'administration, l'urbanisme et l'aménagement, l'histoire, les sciences juridiques, les sciences de l'éducation et la géographie.

H. Patrick Glenn

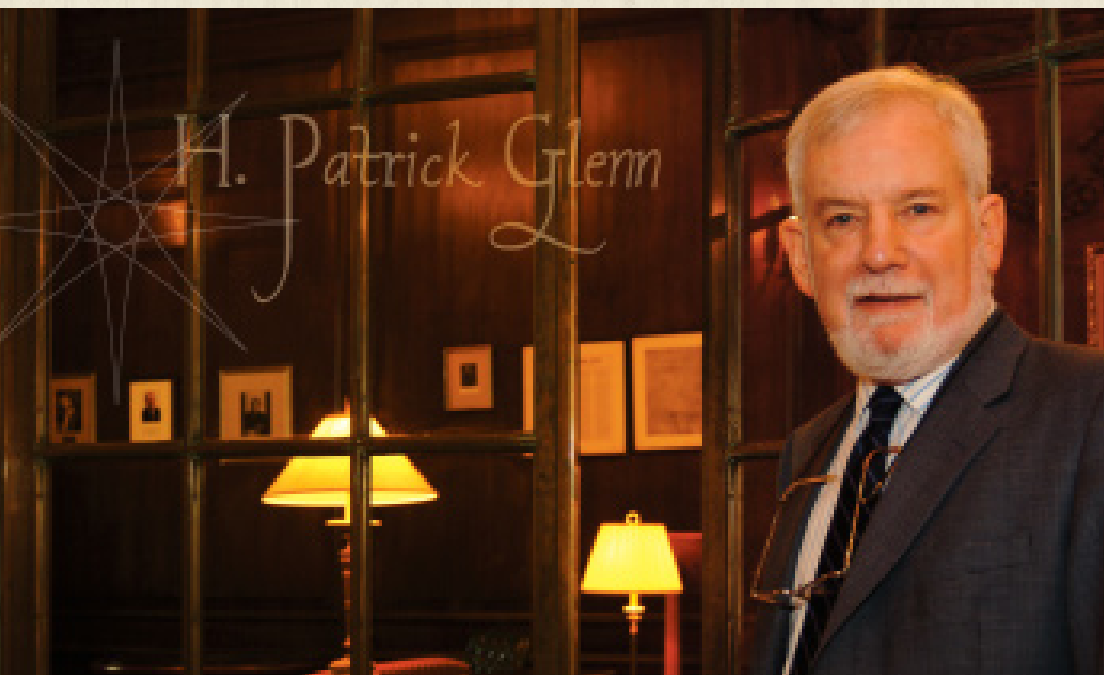
La mondialisation est sans conteste l'un des plus importants phénomènes du début de ce XXI^e siècle dont l'impact bouleverse plusieurs disciplines universitaires. La prolifération des marchés communs oblige notamment le droit à se redéfinir selon une perspective beaucoup plus large et globalisante. « La réalité de la collaboration qui existe désormais un peu partout entre les pays nous amène à réfléchir à un nouveau discours sur la pratique du droit national et international », affirme H. Patrick Glenn, professeur de droit comparé à l'Université McGill et certainement l'un des premiers juristes à avoir contribué à cette réflexion de fond dans une perspective critique.

H. Patrick Glenn, titulaire également de la Chaire Peter M. Laing, travaille depuis plus de 35 ans à la Faculté de droit de l'Université McGill sise dans une superbe maison appartenant autrefois à la famille Ross dont le patriarche était un riche manufacturier du début du XX^e siècle. Classé bien patrimonial, ce lieu de travail de la rue Peel loge l'un des plus réputés juristes au monde en droit comparé. L'œuvre de cet intellectuel se distingue par son envergure, mais aussi par le regard novateur et inclusif qu'il pose sur le droit et qui est révélateur de l'interdépendance des ordres juridiques contemporains. « J'ai beaucoup contesté dans mes écrits les notions de droit comparé qui ont été véhiculées au cours des deux derniers siècles », avance-t-il.

Même s'il est connu que les universitaires accumulent des tonnes de papier, de livres et d'articles, le cas de H. Patrick Glenn dépasse la norme. Il faut carrément enjamber des piles de dossiers sur le plancher de son vaste bureau pour se frayer un chemin vers une chaise. Cela est cependant peu étonnant, compte tenu de la quantité d'ouvrages de référence que cet érudit a lus pour rédiger son volume phare, *Legal Traditions of the World*, salué par la communauté internationale des juristes et faisant de son auteur le père incontesté d'une nouvelle école en matière de droit comparé.

Les assises théoriques et l'ambition de ce livre sont sans précédent. En effet, H. Patrick Glenn y propose une nouvelle approche dynamique du droit, perçu non plus comme un système juridique fermé, mais davantage comme une tradition puisant ses repères dans une pratique juridique ouverte à de multiples influences tout en étant rattachée aux grandes familles du droit civil ou de la





common law. « Le droit comparé a été vu comme un travail dépendant de systèmes nationaux de droit complètement autonomes et isolés les uns des autres, explique le professeur Glenn. J'ai essayé de développer la notion de tradition juridique pour illustrer le phénomène d'influence et de collaboration mutuelles entre les différents droits nationaux et entre les différentes traditions juridiques du monde. »

En plus de cet ouvrage, publié par les prestigieuses Presses de l'Université d'Oxford en 2000 et bientôt traduit en chinois, H. Patrick Glenn a aussi fait paraître en 2005 un second livre, *On Common Laws*, dans lequel il explore les traditions internationales de droit commun. Compte tenu de l'envergure de ses ouvrages, et de la quantité d'articles publiés tout au long de sa carrière, comment une telle production est-elle possible ? « Ce qui est difficile, ce n'est pas l'étape de la rédaction, précise-t-il. C'est plutôt le nombre de lectures à faire, car les sources sont infinies. Il vient un moment où il faut cesser de lire et passer à l'étape de l'écriture. » Pour écrire, H. Patrick Glenn a profité d'années sabbatiques, notamment au Mexique où il a rédigé son premier livre en quelques mois, et il s'isole à l'occasion à sa ferme de Sutton dans la région de l'Estrie : « Grâce à ce lieu bucolique et encore très paisible, je peux écrire, car la vie universitaire est devenue immensément frénétique. »

Né à Toronto en 1940, H. Patrick Glenn termine d'abord ses études de droit à l'Université Queen's en Ontario avant de s'inscrire à la maîtrise à l'Université Harvard où il est exposé pour la première fois au droit comparé. « J'ai su très rapidement que le droit s'imposait à moi comme discipline, raconte-t-il. La combinaison de la dimension théorique du sujet avec son importance pratique immédiate m'a tout de suite attiré. » Il décide ensuite, pour le plaisir des études à l'étranger, de faire ses études doctorales à l'Université de Strasbourg. « Cela a été un choc de réaliser comment le droit pouvait être différent dans une autre tradition juridique, se souvient H. Patrick Glenn. Le droit n'est pas du tout une discipline aride et technique : c'est fascinant d'examiner les différences juridiques enracinées dans chaque pays et dans chaque tradition. » En 1971, il enseigne à l'Université McGill et donne, aussi depuis, des cours dans plusieurs universités canadiennes et à l'étranger dans des matières allant de la procédure civile au droit international privé et au droit comparé aux traditions juridiques. « Mais Montréal reste la ville la plus intéressante en Amérique du Nord », affirme-t-il en soulignant à quel point le caractère hybride du droit québécois est riche.



- | | |
|---------------------------|-----------------------------|
| 2005 Marc Angenot | 1990 Fernand Dumont |
| 2004 Henri Dorion | 1989 Gérard Bergeron |
| 2003 Andrée Lajoie | 1988 Thérèse Gouin Décarie |
| 2002 Paul-André Crépeau | 1987 Louis-Edmond Hamelin |
| 2001 Marcel Trudel | 1986 Adrien Pinard |
| 2000 Michael Brecher | 1985 Albert Faucher |
| 1999 Marcel Dagenais | 1984 Jean-Charles Falardeau |
| 1998 Vincent Lemieux | 1983 Michel Brunet |
| 1997 Margaret Lock | 1982 Jacques Henripin |
| 1996 Henry Mintzberg | 1981 Benoît Lacroix |
| 1995 Guy Rocher | 1980 François-Albert Angers |
| 1994 Jean-Jacques Nattiez | 1979 Noël Mailloux |
| 1993 Gérard Bouchard | 1978 Marcel Rioux |
| 1992 Charles Taylor | 1977 Léon Dion |
| 1991 Bruce G. Trigger | |



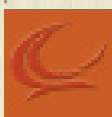
Marié à Jane Glenn, née Matthews, professeure à la même faculté, qui travaille cependant sur des problématiques juridiques fort différentes des siennes, H. Patrick Glenn s'amuse aujourd'hui des difficultés éprouvées à l'époque de leur engagement. « Il était mal vu pour des époux universitaires de travailler au même département », raconte-t-il en souriant. « Notre solution était de prétendre que l'autre n'existait pas. »

Père de deux enfants, H. Patrick Glenn se démarque aussi par son attitude de grande ouverture à l'égard des jeunes étudiants qu'il côtoie. « Les jeunes sont d'une telle intelligence

et d'une telle rapidité de pensée qu'ils peuvent maîtriser n'importe quoi, c'est un peu ahurissant, constate-t-il. Il s'agit simplement de leur indiquer ce qu'il faut lire et ils comprennent immédiatement. » Le professeur Glenn s'intéresse d'ailleurs beaucoup à la réforme de l'enseignement du droit et considère que les facultés de droit au Québec sont en avance comparativement à d'autres pays. « Cependant, les universités sont plutôt lentes à introduire les réformes qui s'imposent », avance-t-il, sourire en coin.

H. Patrick Glenn a été directeur de l'Institut de droit comparé de l'Université McGill et a aussi, en cette qualité, travaillé sur des projets de réforme du *Code civil* russe et de formation juridique en Chine. Il est membre de la Société royale du Canada et de l'Académie internationale de droit comparé qui lui a d'ailleurs remis son grand prix pour l'ouvrage *Legal Traditions of the World*. Le professeur Glenn a été boursier Bora Laskin en droits de la personne, boursier de la Fondation Killam et membre invité (*visiting fellow*) de l'All Souls College à Oxford. Il est aujourd'hui invité à prononcer les conférences les plus prestigieuses réservées par les universités aux sommités mondiales dans leur discipline.

Nathalie Dyke





*Paul-Émile Borduas (1905-1960) a été l'une
des principales figures de la peinture de l'après-
guerre. Le prix qui porte son nom souligne le travail
de création dans les secteurs des arts visuels,
des métiers d'art, de l'architecture et du des*



Paul-Émile Borduas (1905-1960) a été l'une des principales figures de la peinture de l'après-guerre. Le prix qui porte son nom souligne le travail de création dans les secteurs des arts visuels, des métiers d'art, de l'architecture et du design.

Angela Grauerholz

Lorsqu'en 1976 Angela Grauerholz s'installe à Montréal, elle possède déjà une formation et une expérience en design graphique. Elle aura également poursuivi à Hambourg, sa ville d'origine, des études en linguistique et en littérature. L'écrit, le texte, la typographie, le livre la suivront jusqu'à aujourd'hui par d'autres biais.

C'est au Québec qu'Angela Grauerholz amorcera sa carrière de photographe. On se souviendra d'une de ses toutes premières expositions individuelles où elle présentait, avec une simplicité désarmante, une suite de portraits de femmes réalisée en 1984-1985. Ces portraits en noir et blanc marqueront pourtant notre imaginaire par leur sobriété et leur caractère d'étrangeté. Toutes les protagonistes de ces portraits sont dûment nommées : Heather Wallace, Marie Potvin, Lesley Johnstone... Elles fument, prennent un verre, sourient... rares sont celles qui nous regardent et l'on sent que ces images témoignent de moments intimes dont on aurait surpris le cours. Ces femmes font partie de la vie d'Angela Grauerholz, elle nous en donne l'indice. Et c'est peut-être là que réside notre trouble, de cette mise en espace qui nous invite et nous pose du même souffle en étranger. Mais il y a autre chose, il y a cette absence de netteté des images, un voile, une opacité qui rappelle l'effacement que font subir aux choses et aux êtres les effets de la mémoire. Ce trouble, cette ambiguïté, cet effet de mémoire et de temps qui fuit, voilà autant de traits qui marquent encore aujourd'hui le travail de l'artiste, une recherche qui, au fil des ans, a conservé toute sa cohérence.

Toute la recherche d'Angela Grauerholz réside, semble-t-il, au cœur de cette rencontre de l'évidence et du trouble, ce passage en alternance du presque rien à l'effet poétique. Depuis vingt ans, paysages, scènes d'intérieurs, personnages, fenêtres et nuages se sont succédé dans cette lumière toujours tremblante. Le grain de l'image affirme sa matérialité et semble nous rappeler la fragilité du souvenir. Puis, peu à peu, une multiplicité de sources vont nourrir le travail, documents trouvés de toutes sortes, cartes postales, illustrations anciennes, reproductions d'œuvres d'art. Les images trouvées, empruntées, côtoient les clichés originaux dans un ensemble toujours plus vaste de références et de possibles. La profusion des images nous révèle d'abord et avant tout la couleur d'un regard, celui du sujet photographe. Comme si, plutôt que de nous inviter à parcourir avec elle le monde extérieur et à en rendre le récit, l'artiste osait, bien au contraire, nous confier les mouvements intimes de sa pensée.



Certes, la noirceur toujours présente permet au parcours photographique de mettre en doute le statut documentaire des images, de souligner le travail du regard. Certes, aussi, le grain de l'image, ce « flou » dont on a tant et tant parlé à propos de cette œuvre, affirme un mouvement de résistance par rapport à la fonction usuelle de la photographie, celle de fixer une fois pour toutes les images du monde. Toujours, cette mouvance, ce trouble, ces ondes de lumière. Ainsi, plus que de simples instants captés sur le vif, les images photographiques d'Angela Grauerholz prennent l'ampleur de moments, moments qui, malgré qu'ils soient fragmentaires et épars, provoquent chez le regardeur un sentiment de plénitude certain. On tente ainsi de retenir ces images qui défilent. Et par cette profusion, par cet excès, Angela Grauerholz évoque pour nous la monumentalité du monde et, conséquemment, notre vulnérabilité aussi.

La mélancolie est bien sûr constamment au rendez-vous. Les images interpellent souvent l'univers des photographies anciennes. Le passé et le présent se rejoignent au profit de la construction de réseaux visuels qui, tels autant de labyrinthes, nous enveloppent, nous engouffrent et affirment la multiplicité de la vie. Il n'est donc pas étonnant de voir poindre bientôt les thèmes de l'archivage et de la collection, comme autant d'itinéraires dans l'univers personnel de l'artiste, une construction de soi.

En 1993, Angela Grauerholz est en résidence d'artiste en France, au domaine de Kerguéhennec. Elle prend des images du domaine puis invente le récit d'une femme, une photographe. Ce serait elle qui, au siècle dernier, aurait créé ces images. Angela Grauerholz invite alors les visiteurs à fouiller dans les tiroirs de la bibliothèque du château afin de prendre connaissance du corpus photographique. *Secrets, a Gothic Tale* voit ainsi l'amorce d'un questionnement sur le contexte de réception de l'image, de la lecture à la consultation. En 1995, l'artiste, qui expose au Musée d'art contemporain de Montréal, poursuit dans cette veine par la présentation en salle d'un classeur d'images auquel les visiteurs ont accès. Par son titre, *Églogue ou Filling the Landscape*, l'œuvre souligne la notion de « choix », la subjectivité qui prévaut dans la construction de cette collection amoureusement classée et préservée.

L'œuvre d'Angela Grauerholz se nourrit donc de cette soif insatiable des images, de leur collection, de l'interrogation dont elles font l'objet. De son amour des livres aussi, qu'elle construit et qu'elle invente. Et si les œuvres de la dernière décennie témoignent d'un choix déterminant en faveur de l'archive et de ses enjeux, l'installation photographique *Salle de lecture de l'artiste au travail / Reading Room for the Working Artist* (2003-2004) constitue l'apogée de cette recherche.



- | | | | |
|------|----------------------|------|--------------------|
| 2005 | Micheline Beauchemin | 1990 | Michel Goulet |
| 2004 | Maurice Savoie | 1989 | Claude Tousignant |
| 2003 | Raymonde April | 1988 | Fernand Leduc |
| 2002 | Jocelyne Alloucherie | 1987 | Françoise Sullivan |
| 2001 | Roland Poulin | 1986 | Betty Goodwin |
| 2000 | Jacques Hurtubise | 1985 | Charles Daudelin |
| 1999 | René Derouin | 1984 | Alfred Pellan |
| 1998 | Jean McEwen | 1983 | Marcelle Ferron |
| 1997 | Irene F. Whittome | 1982 | Roland Giguère |
| 1996 | Melvin Charney | 1981 | Jean-Paul Riopelle |
| 1995 | Charles Gagnon | 1980 | Guido Molinari |
| 1994 | Henry Saxe | 1979 | Julien Hébert |
| 1993 | Armand Vaillancourt | 1978 | Ulysse Comtois |
| 1992 | Dan S. Hanganu | 1977 | Léon Bellefleur |
| 1991 | Michel Dallaire | | |

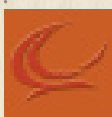


L'œuvre est inspirée d'un projet de l'artiste russe Aleksandr Rodtchenko, *Salle de lecture du club ouvrier de l'URSS*, conçu pour l'exposition internationale des arts décoratifs et industriels de Paris en 1925. Il s'agit d'un lieu de lecture, où le visiteur est invité à venir consulter de nombreux livres d'images. Angela Grauerholz donne ainsi accès à son monde d'images créées et colligées, à ce qui la constitue. Les images qui s'accumulent rappellent le processus du rêve, le travail de condensation, de fragmentation, une logique non linéaire, une syntaxe par voie d'associations. Reviennent les thèmes de la lumière, de l'amour et du paysage, mais aussi ceux de la guerre, du manque

et de la perte. L'organisation du temps et de l'espace n'est pas sans évoquer la structure arborescente, et c'est sans étonnement qu'on apprendra que l'artiste travaille actuellement à un projet d'art réseau où, sous la forme des palais de mémoire, une architecture virtuelle accueillera une multitude d'images de l'artiste, mais également de collaborateurs appelés à participer à ce grand œuvre. Des images à l'infini, un excès, un tumulte, mais toujours ce je-ne-sais-quoi qui teinte le réseau visuel inextricable, toujours cette couleur qui donne au travail d'Angela Grauerholz la richesse d'une œuvre à la fois ouverte, insaisissable et obsédante.

L'œuvre d'Angela Grauerholz se retrouve dans plusieurs collections privées et publiques au Québec, au Canada, en Europe et aux États-Unis. L'artiste a participé à de nombreuses expositions collectives, notamment au Musée des beaux-arts du Canada à Ottawa (2004), au Museum of Contemporary Photography à Chicago (2000), au Stockholm Foto Festival (1998), au Centre Georges Pompidou (1997) et au Carnegie Museum of Art, à Pittsburgh (1995). Signalons également son passage important à la Documenta de Kassel en 1992 et à la 8^e Biennale de Sydney en 1991. Et c'est sans compter plusieurs expositions individuelles, ici et à l'étranger : la Galerie Vox à Montréal (2006), la Blaffer Gallery de l'Université de Houston (2003), la Contemporary Art Gallery, à Vancouver (2002), la Albright-Knox Art Gallery, à Buffalo (1999), le Power Plant à Toronto (1999), le Musée des beaux-arts, à Dole (1996) et la galerie du Musée du Québec (1989). Cofondatrice d'Arttexte dont elle fut codirectrice de 1980 à 1986, Angela Grauerholz enseigne à l'École de design de l'Université du Québec à Montréal depuis 1988.

Lisanne Nadeau





Dans le secteur des arts de la scène, le prix
Denise Pelletier (1923-1976) honore la mémoire
de cette femme de théâtre réputée. Il est remis
dans deux domaines de la chanson, de la musique
et de l'art lyrique, du théâtre et de la danse.



Dans le secteur des arts de la scène, le prix Denise-Pelletier (1923-1976) honore la mémoire de cette femme de théâtre réputée. Il est réservé aux domaines de la chanson, de la musique, de l'art lyrique, du théâtre et de la danse.

Hélène Loïselle

En considérant la carrière d'Hélène Loïselle, on est frappé par la constance avec laquelle cette comédienne a été présente sur la scène culturelle québécoise depuis 1945. L'audace et la diversité des spectacles auxquels elle a participé sont également remarquables : productions interdisciplinaires, spectacles expérimentaux, œuvres classiques et créations, on la retrouve partout. Elle figure d'ailleurs à la distribution des œuvres marquantes de la dramaturgie québécoise : *Bousille et les justes* de Gratien Gélinas, *Les Belles-Sœurs* de Michel Tremblay, *Médium saignant* de Françoise Loranger, *Le Cid maghané* de Réjean Ducharme, *Zone* de Marcel Dubé, etc.

Dès l'adolescence, Hélène Loïselle puise aux deux sources théâtrales qui contribuent à la richesse du théâtre d'ici : la source populaire, qui s'alimente à même les accents et le langage vernaculaires, et la source classique, nourrie d'une langue plus châtiée. La fierté qu'elle éprouve en découvrant les créations de Gratien Gélinas ne l'empêche pas d'apprécier les œuvres de répertoire que montait, par exemple, le jeune Pierre Dagenais avec sa compagnie L'Équipe.

Mais cette pionnière du théâtre au Québec avait eu la révélation du pouvoir de l'interprétation bien avant. Pensionnaire dans un couvent à 7 ans, la petite fille timide et effacée connaît alors une expérience qui va déterminer sa vie : « Soudain, j'avais l'impression d'exister, de compter, d'être écoutée et entendue; sur scène, je ne sentais plus la solitude », se rappelle-t-elle. Dès lors, monter sur scène constitue son rêve le plus cher. Aussi considère-t-elle comme un moment clé de sa vie sa rencontre fortuite avec Charlotte Boisjoli alors qu'à 15 ans, elle travaillait au bureau de l'association Jeunesse étudiante catholique à Montréal.

Hélène Loïselle reçoit ses premiers cours de Charlotte Boisjoli qui la guide dans la préparation de fables de La Fontaine en vue d'une audition chez François Rozet, comédien français immigré au Québec. À cette époque, on ne trouvait pas d'écoles de théâtre ici; si l'on voulait apprendre ce métier, il fallait inventer soi-même le chemin pour y parvenir.

Vers 1945, une autre audition allait permettre à Hélène Loïselle d'entrer chez les Compagnons de saint Laurent, la troupe fondée et dirigée par le père Émile Legault. « Cette sensation de briser la solitude en entrant en communication avec les spectateurs que j'avais éprouvée à 7 ans est rapidement devenue indispensable





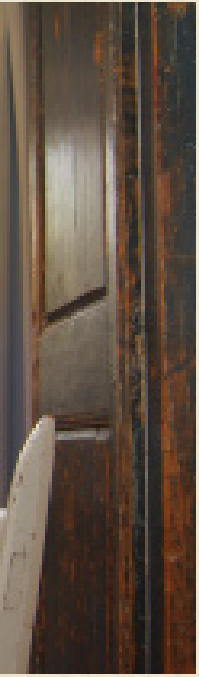
à ma vie. » En 1952, elle et son mari, le regretté Lionel Villeneuve, éprouvent le désir d'élargir leur conception du théâtre; ils s'embarquent donc pour Paris où ils fréquenteront deux ans les Cours Bernard Bimont, à l'instar d'autres jeunes artistes comme Guy Provost, Denise Vachon, Georges Groulx, Lucille Cousineau.

L'appui de Charlotte Boisjoli tout au début de son apprentissage et les expériences vécues pendant huit saisons chez les Compagnons représentent, selon Hélène Loisel, des tournants dans sa carrière; de même, sa participation à la création des *Belles-Sœurs* (1968) : « La langue employée par Tremblay m'était d'emblée familière. Il ne faut surtout pas croire, cependant, que l'interprétation soit plus aisée ou plus juste parce qu'on joue en "québécois"; elle requiert autant de travail. »

Après plus de 50 ans de présence sur diverses scènes, Hélène Loisel résume ainsi ce qui caractérise pour elle un véritable interprète : « Les interprètes authentiques savent des choses sans en avoir nécessairement fait l'expérience. Inconsciemment, ils sentent qu'ils savent, et ce savoir dépasse l'intuition du personnage. Quand on les voit sur scène, au théâtre, il nous arrive quelque chose; nous aussi, on sait et on sent qu'ils savent. »

À plusieurs titres, on peut considérer cette artiste engagée comme faisant partie des pionniers du développement du théâtre au Québec. Ses apports sont innombrables; il semble que rien de ce qui touche l'interprétation ne lui soit étranger. Son nom figure à la distribution des premiers radioromans et radiothéâtres, ainsi que dans plusieurs lectures radiophoniques de textes littéraires. Des rôles de premier plan lui ont été confiés dans de nombreux téléromans et séries télévisées, et elle fut également de l'aventure des premières émissions jeunesse à la télévision québécoise. À l'âge d'or des téléthéâtres diffusés par Radio-Canada, elle joue dans nombre d'œuvres classiques et contemporaines. Il n'y a guère de scènes, modestes ou prestigieuses, qu'elle n'ait foulées à Montréal et en région, puisqu'elle n'a pas boudé les théâtres d'été. Elle inaugurerait, d'ailleurs, celui de Beaumont-Saint-Michel en 1975, en compagnie de Lionel Villeneuve.

En plus d'avoir pris part à plusieurs créations majeures de la dramaturgie d'ici comme *À toi pour toujours, ta Marie-Lou*, de Michel Tremblay, où elle incarnait la bouleversante Marie-Louise, elle a joué tous les auteurs français d'importance (Corneille, Racine, Molière, Ionesco, Duras, etc.), la tragédie grecque (Sophocle), ainsi que les dramaturges américains contemporains (Tennessee Williams, Arthur Miller, Neil Simon) et européens (Tchekhov, Ibsen, Pirandello, Gorki, Dario Fo, Oscar Wilde). Hélène Loisel a également signé des mises en scène et des traductions-adaptations.



- | | |
|--------------------------|----------------------------|
| 2005 Clémence DesRochers | 1990 Joseph Rouleau |
| 2004 Walter Boudreau | 1989 Jeanne Renaud |
| 2003 Robert Lepage | 1988 John Newmark |
| 2002 Édouard Lock | 1987 Jean-Louis Roux |
| 2001 Paul Buissonneau | 1986 Colette Boky |
| 2000 André Brassard | 1985 Jean Gascon |
| 1999 Jean-Pierre Ronfard | 1984 Fernand Nault |
| 1998 Gilles Pelletier | 1983 Gilles Vigneault |
| 1997 Raymond Lévesque | 1982 Lionel Daunais |
| 1996 François Morel | 1981 Jean Papineau-Couture |
| 1995 Walter Joachim | 1980 Ludmilla Chiriaeff |
| 1994 Martine Époque | 1979 Jean Duceppe |
| 1993 Monique Mercure | 1978 Bernard Lagacé |
| 1992 Vincent Warren | 1977 Félix Leclerc |
| 1991 Gilles Tremblay | |



Sa personnalité constituée d'un précieux amalgame de puissance et de fragilité, de subtilité et de rigueur, de réserve et d'intensité, a marqué le cinéma québécois. Depuis l'essor de celui-ci dans les années 1970, on a pu apprécier l'ampleur de son registre dans *Mon Oncle Antoine* de Claude Jutra, *Les Ordres* de Michel Brault, *Réjane Padovani* de Denys Arcand et plus récemment, dans *Post Mortem* de Louis Bélanger, *Romain et Juliette* de Frédéric Lapierre et *Mariages* de Catherine Martin, entre autres.

Plusieurs acteurs et actrices auront eu le privilège de bénéficier de ses dons de pédagogue, puisque Hélène Loiselle a enseigné l'interprétation au cégep Lionel-Groulx ainsi qu'à l'École nationale de théâtre à Montréal.

« J'ai essayé de communiquer aux étudiants que la curiosité est l'une des choses les plus importantes dans ce métier; elle vient de l'intérêt qui émane de l'amour du théâtre. Les élèves ont maintenant la chance de pouvoir développer certaines disciplines complémentaires au jeu, ce qui n'était pas notre cas. » La curiosité, Hélène Loiselle l'a toujours éprouvée : « Mon art de comédienne s'est nourri de cette curiosité et des différents rôles que j'ai joués; car les rôles laissent des traces en nous, ils nous enrichissent. Je fréquente assidûment les théâtres et je lis beaucoup de pièces. Mon amour de cet art et de tout ce qui le concerne est charnel et passionnel. »

Les metteurs en scène ont perçu chez elle son ouverture à des expériences éclectiques. Peut-être retrouve-t-elle dans les spectacles novateurs mêlant plusieurs disciplines artistiques qu'ils lui proposent l'effervescence créatrice qui animait les Compagnons, « ...un milieu très stimulant où convergeaient musiciens, sculpteurs, décorateurs, peintres et danseurs, en plus des comédiens ». Récemment, Hélène Loiselle prêtait son vaste talent à des productions expérimentales chorégraphiées, comme *Rêves* de Wajdi Mouawad et *De Julia à Émile* d'Estelle Claretton. « Le passage s'est fait naturellement; on a peut-être pensé à moi à cause des choses risquées que j'avais faites sous la direction de Paul Buissonneau et d'Yvan Canuel. Je suis partante pour varier les approches, même si elles semblent étranges au début, pourvu que j'y trouve un sens qui ne me semble pas trop obscur. »

Dégager un sens et sentir une marge de liberté dans la création, voilà les deux conditions qui permettent à cette interprète de haut vol de s'épanouir pleinement, « ...car l'acteur est bien davantage qu'un matériau dans l'entreprise du théâtre ».

Solange Lévesque





l'époque l'un des premiers artisans de
cinématographique québécois, Mgr Alber
ssier (1895-1976). Les divers aspects du
cinéma reconnus par ce prix sont la scénar
interprétation, la composition musicale, la
production et les techniques cinématogra



Ce prix évoque l'un des premiers artisans du cinéma documentaire québécois, M^{sr} Albert Tessier (1895-1976). Les divers aspects du cinéma reconnus par ce prix sont la scénarisation, l'interprétation, la composition musicale, la réalisation, la production et les techniques cinématographiques.

Léa Pool

Le prix Albert-Tessier récompense chaque année une personne ayant apporté une contribution importante au cinéma québécois. Il prend pour beaucoup de lauréats la forme d'un bilan, ce que ne refuse pas Léa Pool, qui le reçoit cette année. « C'est un prix qui met l'accent sur la carrière, souligne-t-elle. Il est vrai que j'ai le sentiment aujourd'hui d'avoir bâti une œuvre. L'accumulation des films t'oblige à faire un bilan. » Et elle ajoute : « J'ai cinquante-cinq ans, mais j'ai encore l'impression d'avoir du temps pour réaliser des films même si je suis actuellement perplexe face à ce que pourrait être mon futur cinématographique. Je garde toujours un désir d'expérimentation dès que j'ai une idée de film. »

La démarche de Léa Pool a été constamment marquée par une exigence formelle, ce qui confère à son œuvre une place d'exception dans l'histoire du cinéma québécois. Peut-être a-t-elle rapporté d'Europe ses préoccupations esthétiques qui caractérisent son parcours et l'ont imposé autant au public québécois qu'étranger (ses films ont été présentés dans plus de 40 festivals dans le monde).

Et pourtant... Née en Suisse, d'un père d'origine juive polonaise et d'une mère suisse alémano-italienne et protestante, elle se destine à l'enseignement. C'est en vivant dans une commune, comme le faisaient beaucoup de jeunes à l'époque, qu'elle a la piqûre du cinéma puisqu'elle est entourée d'amis qui travaillent dans l'audiovisuel. Elle quitte en 1975 une Suisse qu'elle sent sclérosante et vient étudier à Montréal, en communication. Quelques mois après avoir obtenu son baccalauréat, elle se lance dans la réalisation de *Strass Café*, tourné en noir et blanc. « J'étais dans une liberté créatrice immense à ce moment-là, dit-elle. Ce qu'un spectateur demande, ce que tu as le droit de faire et de ne pas faire, ce qu'exigent les institutions, le box-office, la critique, je ne connaissais pas. Je n'avais aucune idée des problèmes et des obstacles que je rencontrerai plus tard. » Léa Pool rit maintenant de l'accueil à la première de son film à Montréal en 1980 : la moitié de la salle s'est vidée! Le film ira pourtant dans quatre festivals qui reconnaissent la nouveauté narrative et visuelle qu'apporte la cinéaste, avec ses thèmes sur la solitude et l'exil et son organisation filmique (longs travellings, cadrages particuliers, dialogues syncopés, rythme incantatoire de la voix).





Mais c'est *La Femme de l'hôtel* (1984) qui la fait connaître à un plus grand nombre. Le film est accueilli avec enthousiasme par la critique et le public, en particulier par le public féminin, voire féministe, qui le considère comme un film-phare. Ce deuxième long métrage est construit autour de trois femmes : une cinéaste se lie d'amitié avec une femme en proie à l'errance et s'inspire de sa vie pour mettre en scène son personnage d'artiste chanteuse en pleine crise existentielle. Au centre de l'œuvre, l'incertitude, les relations difficiles avec les autres, le ratage de l'amour.

Comme les deux précédents films, *Anne Trister*, qui sort en 1986, est balisé par les thèmes de l'errance et de la recherche d'identité, auxquels s'ajoute celui de la judéité. En partie autobiographique, comme le sera *Emporte-moi* en 1999, le film aborde ouvertement, mais avec pudeur et profondeur, sur fond de mélancolie, un sujet peu traité dans le cinéma d'alors, le lesbianisme (Anne, peintre, tombe amoureuse d'Alix, une femme médecin). Le monde y est moins évanescent, le social se fait plus palpable, ce que confirmera l'œuvre suivante, *À corps perdu* (1988).

« Je sentais le besoin d'aller ailleurs, de séparer ma vie personnelle et ma vie artistique. Je me suis tournée alors vers l'adaptation », nous confie la cinéaste. Même si elle adapte fidèlement le roman d'Yves Navarre, *Kurwenal*, elle ne trahit pas l'univers qu'elle a mis en place depuis presque dix ans. L'introspection, la quête douloureuse de soi à travers les autres (c'est l'histoire d'une relation à trois qui se désagrège), la demande d'affection et le désir homosexuel sont soutenus de manière obsédante par la richesse et la poésie des images.

Avant de retrouver la Suisse avec le tournage de *La Demoiselle sauvage* (1991), qui est tout autant retour aux origines, quête de l'absolu, impossibilité amoureuse que lutte contre les pulsions de vie et de mort, Léa Pool part sur les routes des États-Unis avec *Hotel Chronicles* (1990). « C'est une lettre sur une déception de l'Amérique vue à travers une rupture, nous dit-elle. Même si c'est un documentaire, c'est un film aussi particulier que mes fictions, avec un personnage qui explore ce qui se passe ailleurs pour tenter de se retrouver, car il est en déséquilibre constant. »

Ce déséquilibre travaillera fortement le couple, dans *La Demoiselle sauvage*, sa fusion inaccomplie, son aliénation. Le monde de la réalisatrice se fait plus dur, plus sombre, comme l'avait annoncé *Rispondetemi*, le sketch qu'elle a signé dans *Montréal vu par...* en 1991, juste avant ce nouveau long métrage. La souffrance et la mort sont dorénavant présentes, imbibent des images qui, par leur grande beauté formelle, dynamisent une narration où la contemplation prend dorénavant une large part. Mais les rêves, les fantasmes, les pulsions dessinent des personnages souvent autodestructeurs, comme dans *Mouvements du désir*, qui date de 1994.



2005 Fernand Dansereau	1992 Jean-Claude Labrecque
2004 Pierre Hébert	1991 Frédéric Back
2003 André Forcier	1990 Gilles Carle
2002 Robert Daudelin	1989 Denys Arcand
2001 René Jodoin	1988 Anne Claire Poirier
2000 Micheline Lanctôt	1987 Rock Demers
1999 Roger Frappier	1986 Michel Brault
1998 Georges Dufaux	1985 Gilles Groulx
1997 Colin Low	1984 Claude Jutra
1996 Jacques Giraldeau	1983 Maurice Blackburn
1995 Jean Pierre Lefebvre	1982 Norman McLaren
1994 Pierre Perrault	1981 Pierre Lamy
1993 Francis Mankiewicz	1980 Arthur Lamothe



Frôlant la performance par son défi lancé à la narration avec son unité de temps et de lieu (un voyage de trois jours en train d'une femme et d'un homme qui s'y rencontrent), *Mouvements du désir* est bâti sur une idée purement cinématographique, soit de mettre trois films en un : le trajet en train avec les vitres comme toile blanche, l'histoire du couple à montrer et le cinéma que se fait chaque personnage en se projetant, jusqu'à la névrose, dans l'Autre.

Après avoir tourné quatre documentaires, qui sont autant de récits, *Échos du futur*, *Le Tango des sexes*, *Lettre à ma fille* (tous trois de 1996) et

Gabrielle Roy (1998), Léa Pool sent le besoin de se retrouver dans une fiction. On ne sera pas alors surpris que *Emporte-moi* soit si autobiographique avec son histoire d'une jeune fille de 13 ans, curieuse et inquiète, avec le Québec dans le rôle de la Suisse. « Jamais un film n'a été aussi proche de moi, avoue la réalisatrice. Né du sketch de *Montréal vu par...*, il résume en quelque sorte tous mes films. C'est aussi ma dernière œuvre aussi personnelle. »

En effet, après cette fiction complexe et fluide, elle accepte des contrats, avec des scénarios clés en main qui seront tournés en anglais : *Lost and Delirious* (2001) et *The Blue Butterfly* (2004). Ces deux longs métrages qui ont du succès, et pas seulement au Québec, assurent-ils la poursuite d'une carrière si bien remplie? Léa Pool hésite à répondre et se demande si les critères mis en place par les organismes gouvernementaux favorisent des films où la vision singulière d'un auteur l'emporte sur la course au « box-office ». Elle n'a pas encore réussi à mener jusqu'à la réalisation *Pilgrim*, adapté du roman de Timothy Findley. Elle travaille avec Gil Courtemanche à l'adaptation de son roman, *Une belle mort*, ainsi que sur *Cantique des plaines*, de Nancy Huston. « Je dois, comme beaucoup de cinéastes, trouver un dénominateur commun entre ce que les institutions et le milieu ordonnent et ce que je désire faire », insiste cette cinéaste dont l'œuvre rigoureuse et passionnée est reconnue dans le monde entier.

André Roy





Le prix a été créé en hommage à Gérard Méthé (1925-2014), un des pionniers de la connaissance du patrimoine québécois. Les activités liées de ce prix sont la recherche, la création, la promotion, la gestion, la conservation et la diffusion dans les domaines des biens culturels, des musées, de la muséologie et de la culture populaire.



Ce prix a été créé en hommage à Gérard Morisset (1898-1970), un des pionniers de la connaissance et de la mise en valeur du patrimoine québécois. Les activités reconnues aux fins de ce prix sont la recherche, la création, la formation, la gestion, la conservation et la diffusion dans les domaines des biens culturels, des archives, de la muséologie et de la culture populaire traditionnelle.

Paul-Louis Martin

Chez Paul-Louis Martin, l'homme de terrain et le citoyen engagé sont indissociables du chercheur et théoricien. C'est au nom de sa grande cause, celle de la sauvegarde du patrimoine, qu'il a brigué les suffrages de la mairie de la municipalité de Saint-André-de-Kamouraska, où il vit depuis plus de 30 ans. Et cet ardent défenseur du patrimoine rural a lui-même mis en valeur son propre verger, devenu l'un des fleurons du circuit agrotouristique du Bas-Saint-Laurent.

Spécialiste de la culture matérielle populaire et, plus largement, des rapports sociaux avec la nature, Paul-Louis Martin est un chercheur qui ne manque pas d'audace. Ainsi, son mémoire de maîtrise, *La Bergante québécoise* (publié au Boréal Express en 1973), se présente comme la première monographie consacrée exclusivement à un élément du mobilier populaire. À un moment où les meubles et autres objets du quotidien n'ont pas trop la cote auprès des universitaires! Quant à sa thèse de doctorat publiée en 1980, *Histoire de la chasse*, elle débroussaille un terrain jusqu'alors laissé vierge par les historiens québécois.

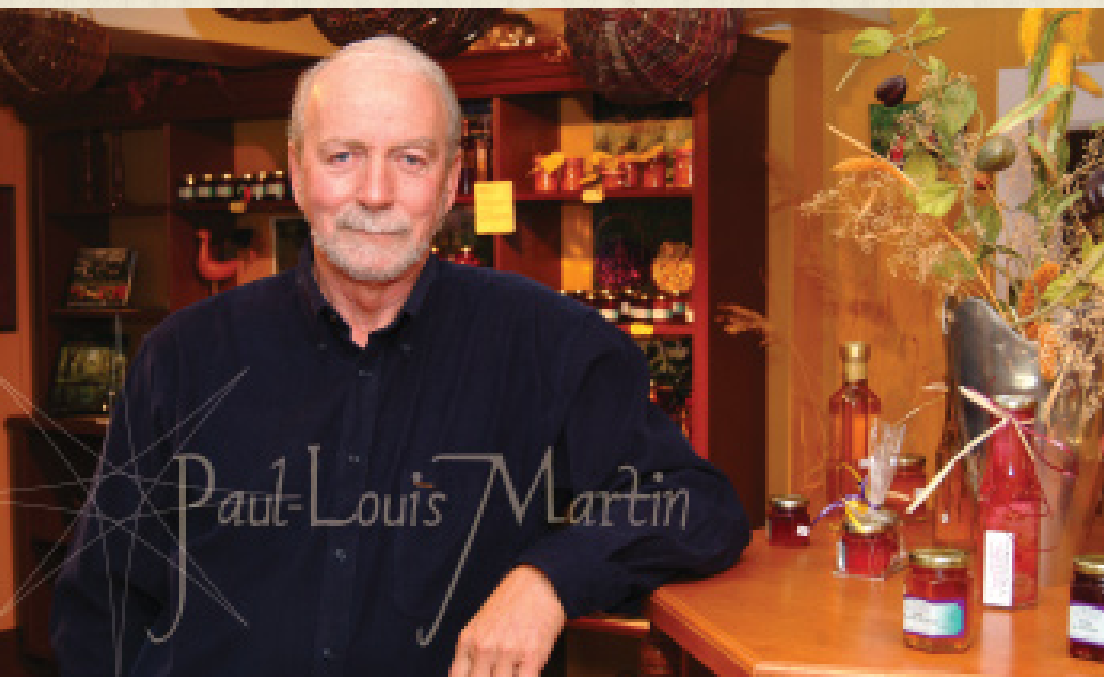
« La chasse est l'un des grands révélateurs de notre rapport particulier à la nature sauvage : une caractéristique de notre culture qu'il faut préserver », dit l'ethnologue et historien pour expliquer ce choix d'étude. Réédité en 1990, dans une version revue et augmentée, sous le titre de *La Chasse au Québec*, l'ouvrage s'attire tous les éloges. Dont ceux des chasseurs qui ont une fibre historique!

Douze ans plus tard, il publie un presque best-seller : *Les Fruits du Québec. Histoire et traditions des douceurs de la table*, lauréat du prix Clio-Québec 2002, décerné par la Société historique du Canada pour le meilleur ouvrage d'histoire paru au Québec cette année-là. L'ouvrage nous lance sur la piste « des variétés anciennes, des saveurs oubliées » et s'attache à la mise en valeur du patrimoine alimentaire.

« La diversité culturelle est aussi intéressante que la diversité culturelle », estime Paul-Louis Martin. De cette diversité, il est devenu l'un des chantres les plus convaincants... et convaincant. Par hasard, précise lui-même le chercheur. « Mais ma vie est une foule de hasards où s'entremêlent intérêts personnels et professionnels », se plaît-il à dire.

À cet égard, l'année 1973 s'avère déterminante. Chargé de cours à l'Université Laval depuis 1970 – il restera rattaché à l'*alma mater* jusqu'en 1984 –, Paul-Louis Martin accepte alors de relever un défi de taille : le démarrage, à Rivière-du-Loup, du Musée d'archéologie de l'Est du Québec, devenu le Musée du Bas-Saint-Laurent. Le projet est ambitieux car lui et son équipe entreprennent d'en faire un musée ultraspécialisé, qui sera dédié à la fouille de sites préhistoriques tout en rassemblant des artefacts d'origine préhistorique





et historique. À la suite de ce passage de quatre années à la tête de l'institution, il participera à la création ou à l'essor de nombreux organismes et institutions à caractère muséal, dont la Cité de l'énergie (à Shawinigan), considérée comme la plus importante réussite en matière de mise en valeur du patrimoine industriel au Québec.

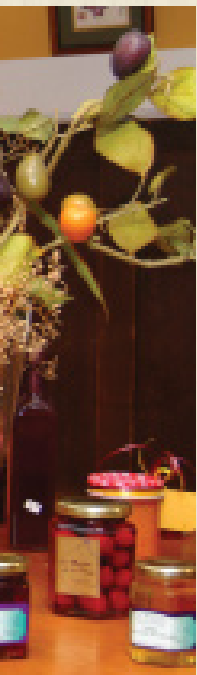
Cette étape professionnelle marque l'installation permanente de Paul-Louis Martin dans le Bas-Saint-Laurent. Avec sa conjointe Marie de Blois, il achète en 1974, à Saint-André, un domaine ancestral doté d'un verger laissé à l'abandon. Dont les quelque 200 arbres rescapés produisent encore, contre toute attente, des prunes! Des prunes de Damas, en l'occurrence : une variété deux fois millénaire, presque en voie de disparition, introduite ici par les Récollets et Samuel de Champlain. Paul-Louis Martin se découvre dès lors une passion durable pour les produits du terroir. La famille mettra 15 ans à rétablir le verger qui compte aujourd'hui 1 400 pruniers. La Maison de la prune voit le jour en 1992. Elle fera partie, un temps, du réseau des écomusées, et continue encore aujourd'hui d'accueillir des visiteurs.

« L'agrotourisme, c'est véritablement la mise en valeur concrète d'un patrimoine, et une contribution au développement économique rural », dit Paul-Louis Martin. En fait, le développement régional lui tient hautement à cœur, comme en témoigne son engagement en faveur de « l'occupation polyvalente du territoire », du tourisme régional culturel et de la mise en valeur des ensembles agricoles.

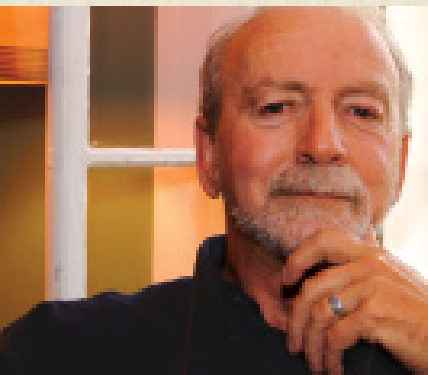
C'est ainsi qu'il met sur pied, en 1977, le Groupe de recherches en histoire du Québec rural (GRHQR) : la première firme privée de consultants en patrimoine à voir le jour au Québec. De 1977 à 1979, l'équipe pluridisciplinaire remplira au total une quinzaine de mandats d'envergure, dont la réalisation d'itinéraires culturels sur les « pays de l'est du Québec » : quatre guides de tourisme fondés sur les interrelations nature-culture. Ces guides touristiques en inspireront bien d'autres, dont les *Promenades montréalaises*... 25 ans plus tard! Ils servent aussi de référence pour la formation en tourisme et la rédaction de guides de voyage pour les pays européens.

Toujours en 1977, Paul-Louis Martin participe à la création du Conseil régional de la culture de l'Est du Québec. De là, il portera la cause du patrimoine au sein de multiples organismes, coalitions et groupes régionaux et locaux, jusqu'au Comité consultatif d'urbanisme de Saint-André et à la mairie. Prenant fait et cause pour les régions et la ruralité, il jouera en outre un rôle important au sein du Comité du patrimoine de la Coalition Solidarité rurale, comité chargé d'élaborer une politique de développement des collectivités rurales à la demande des gouvernements provincial et fédéral. Enfin, il suscitera la création, en 2003, du Centre d'expertise et d'animation du patrimoine rural Ruralys, dont la mission ultime est l'étude, la mise en valeur et la diffusion de toutes les dimensions du patrimoine rural.

Résolument « pluridisciplinaire », de fait, Paul-Louis Martin sera comme un poisson dans l'eau à la Commission des biens culturels du Québec, qui le nomme commissaire en 1978.



- 2005 Cyril Simard
- 2004 John R. Porter
- 2003 Marcel Junius
- 2002 Norman Clermont
- 2001 Carol Couture
- 2000 Non attribué
- 1999 Luc Noppen
- 1998 Jean-Claude Dupont
- 1997 France Gagnon Pratte
- 1996 Michel Lessard
- 1995 Maurice Lemire
- 1994 Phyllis Lambert
- 1993 Carmen Gill-Casavant
- 1992 Jean-Claude Marsan



Il préside l'organisme de 1983 à 1988. « C'est un poste privilégié, unique, dans la mesure où il donne accès à une vision élargie et englobante du patrimoine », souligne-t-il. Homme d'action encore et toujours, il amène la Commission des biens culturels du Québec à participer plus activement aux débats de l'heure et à entreprendre des tournées de consultations dans les différentes régions du Québec. Mais l'historien qu'il demeure est également l'instigateur de nombreuses publications sur le patrimoine maritime, agricole, horticole, industriel, et d'une somme majeure sur les monuments classés : *Les Chemins de la mémoire*, dont les deux premiers tomes seront publiés sous son mandat.

Ces publications s'inscrivent dans une perspective dynamique, à l'instar de la façon dont Paul-Louis Martin conçoit le patrimoine. « Les cultures sont capables d'emprunter, d'adopter, d'adapter, de réinterpréter », dit-il. C'est déjà ce que montraient *La Bergante québécoise* et, par la suite, *À la façon du temps présent. Trois siècles d'architecture populaire au Québec*, qu'il considère comme son œuvre majeure parmi la douzaine d'ouvrages et la cinquantaine d'articles scientifiques qu'il a publiés.

L'ouvrage couronné en 2001 de la médaille Luc-Lacourrière remise par le CELAT de l'Université Laval (meilleur ouvrage d'ethnologie de l'Amérique française) met ainsi en évidence que les changements architecturaux doivent à une multitude de facteurs : les modes étrangères, les conditions socioéconomiques, les styles de vie, l'alimentation, et d'autres encore.

Même si, en 2005, il a pris sa retraite de l'Université du Québec à Trois-Rivières où il enseignait depuis 1990, Paul-Louis Martin demeure un chercheur actif, notamment à titre de membre associé au Centre interuniversitaire d'études québécoises. Il n'a donc pas fini d'écrire cette histoire culturelle que racontent les objets et les traditions. « La tradition, c'est une innovation qui a duré un peu plus longtemps qu'une autre », affirme celui qui n'aura eu de cesse de redonner leur lustre aux objets, pratiques et savoir-faire populaires.

Entre autres prix et distinctions, Paul-Louis Martin s'est vu remettre en 1993 le Prix Carrière Pratt & Whitney de la Société des musées québécois, qui se veut une reconnaissance pour une carrière et une contribution remarquables à la muséologie québécoise. Il a également reçu le prix Robert-Lionel-Séguin de l'Association des propriétaires de maisons anciennes du Québec, en 1996, et le Certificat d'honneur du Conseil des monuments et sites du Québec, carrière et implication, en 2002.





Le prix rend hommage à Armand Frappier (fondateur de l'institut de recherche qui porte son nom) et adresse aux personnes qui ont créé ou développé une institution de recherche, ou qui se sont consacrées à l'administration et à la promotion de la recherche. Les prix honorent encore qui ont su faire croître l'intérêt de la population québécoise pour la science et la technologie.



Ce prix rend hommage à Armand Frappier (1904-1991), fondateur de l'institut de recherche qui porte son nom. Il s'adresse aux personnes qui ont créé ou développé une institution de recherche, ou qui se sont consacrées à l'administration et à la promotion de la recherche, ou encore qui ont su faire croître l'intérêt de la population québécoise pour la science et la technologie.

Fernand Labrie

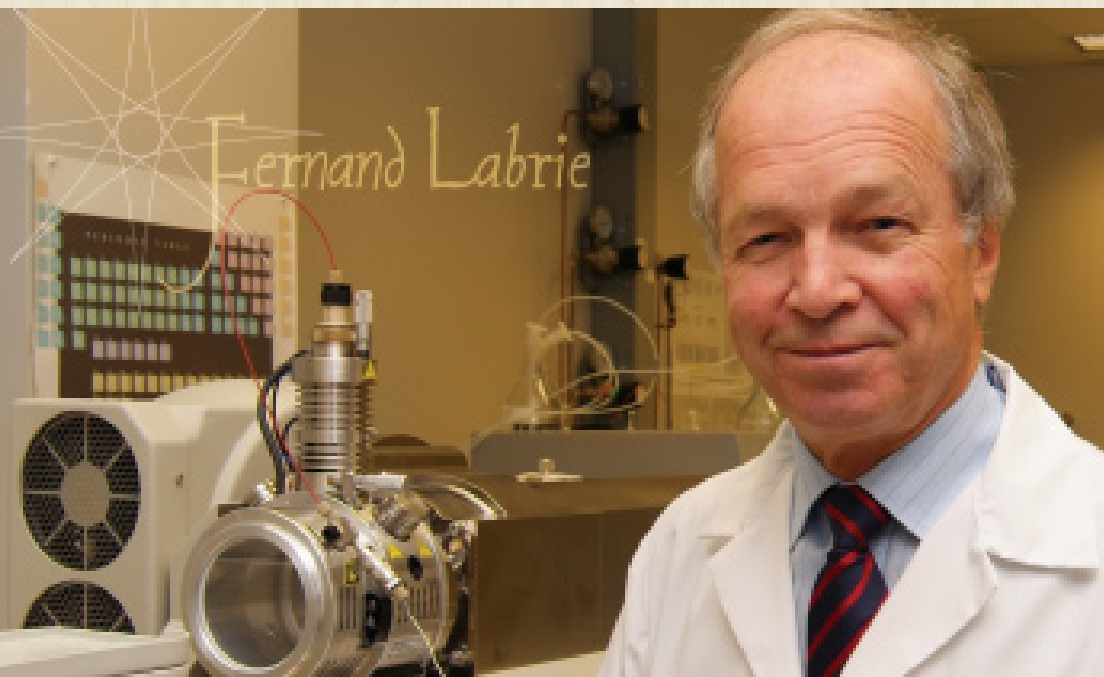
Alors que le cancer continue de faire des ravages, les scientifiques travaillent d'arrache-pied pour trouver des méthodes plus efficaces de traitement et de prévention. Dans cette course contre la montre, une équipe québécoise a réussi des percées impressionnantes qui profitent à des milliers de personnes atteintes ou à risque de cancer partout au monde. « Nous avons remporté la victoire contre le cancer de la prostate », affirme le docteur Fernand Labrie, professeur au Département d'anatomie et de physiologie de l'Université Laval et directeur scientifique du Centre de recherche du Centre hospitalier de l'Université Laval (CHUL) à Québec.

Grâce aux découvertes majeures en endocrinologie moléculaire et à la détermination de ce chercheur de renommée internationale, le cancer le plus fréquent chez les hommes peut désormais être guéri lorsqu'il est diagnostiqué tôt et traité *immédiatement* après son diagnostic « De 1992 à 2002, au Québec comme aux États-Unis, le taux de décès a aussi baissé de 25 p. 100 chez les hommes souffrant du cancer de la prostate », renchérit le docteur Labrie.

La première découverte du docteur Labrie dans le traitement du cancer de la prostate est d'avoir trouvé, en 1979, le processus de la « castration chimique », méthode de traitement qui a rapidement remplacé la castration chirurgicale et l'administration d'œstrogènes dans le traitement du cancer de la prostate à l'échelle mondiale. L'importance majeure de cette découverte et de son acceptation généralisée est démontrée par le fait que ce traitement est vendu sur le plan international depuis 15 ans pour une valeur annuelle de 3 milliards de dollars.

Le Centre de recherche du CHUL, que le docteur Labrie dirige depuis plus de 24 ans, s'apprête aussi à vivre un cinquième agrandissement en près de 30 ans. Dès 2007, s'ajoutera une infrastructure unique de recherche fondamentale et clinique en génomique, protéomique et bio-informatique, ce qui augmentera du même souffle le nombre d'employés : il passera ainsi de 1 200 à 1 600. À lui seul, ce centre accomplit la moitié des travaux de recherche en santé de l'Université Laval.





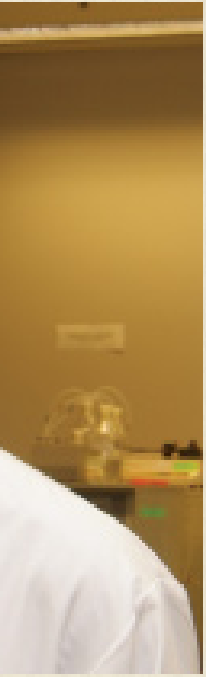
Quelle est la recette d'un tel succès? « Il n'y a pas de miracle, explique le docteur Labrie. Il faut suivre une idée sans se laisser ralentir et travailler plus fort que les autres, c'est tout. » Ayant côtoyé le professeur Frederick Sanger, lauréat à deux reprises du prix Nobel de médecine, à l'Université Cambridge en Angleterre durant les années 60 pendant sa formation postdoctorale, Fernand Labrie a appris à « accorder une importance relative aux choses ». « En travaillant près de lui, j'ai vu comment il procédait. Il faisait très peu d'administration. Le secret, c'est d'établir des règles très claires que tout le monde connaît et suit », avance-t-il. Et ces règles sont celles de la performance. La solide équipe de chercheurs de son centre, dont plusieurs sont originaires de Chine, d'Argentine ou d'Espagne, sait que, selon le nombre de publications, de subventions obtenues et d'étudiants encadrés, l'espace accordé ainsi que le soutien technique et de bureau suivront : « L'idée, c'est de faire les choses comme il faut, de constamment essayer d'être le meilleur possible : cela a toujours été mon ambition. »

Fernand Labrie est né à Laurierville dans la région du Centre-du-Québec en 1937. Étudiant au Séminaire de Québec dès l'âge de 12 ans, il se démarque sans cesse par ses réussites et son leadership. Lauréat du prix Prince-De Galles et ayant obtenu la Médaille du Gouverneur général du Canada à 20 ans, il se place au deuxième rang de sa promotion en médecine à l'Université Laval tout en étant président de classe. Il entreprend d'abord ses études doctorales avec Claude Fortier, chercheur réputé en endocrinologie à l'Université Laval, de 1962 à 1965, et termine ensuite des études postdoctorales à Cambridge en Angleterre – « un endroit incroyable, là où il fallait être présent dans le peloton de tête en science » – accompagné de son épouse et de ses trois premiers enfants. En 1969, il revient au Québec et fonde le premier laboratoire d'endocrinologie moléculaire au monde. « J'ai toujours été attiré par le quantitatif et, dans le domaine de l'endocrinologie, on peut mesurer de façon très précise chaque hormone, explique le docteur Labrie. C'est une discipline beaucoup plus quantitative que n'importe quelle autre discipline médicale. »

Les projets actuels du docteur Labrie portent sur le cancer du sein et les thérapies hormonales de remplacement durant la ménopause : « Notre objectif est d'atteindre la même victoire que pour le cancer de la prostate, et mieux encore : nous voulons prévenir le cancer du sein avant de le guérir. » Son laboratoire a d'ailleurs mis au point l'acolbifène. Ce puissant médicament, qui en est au stade des dernières études cliniques avant sa mise en marché, pourrait prévenir et traiter le cancer du sein dont une femme sur huit est atteinte au cours de sa vie.



- 2005 Francine Décarv
- 2004 Camille Limoges
- 2003 Charles E. Beaulieu
- 2002 Robert Lacroix
- 2001 Emil Skamene
- 2000 Jean-Guy Paquet
- 1999 Non attribué
- 1998 Samuel O. Freedman
- 1997 Roger A. Blais
- 1996 Jacques Genest
- 1995 Louis Berlinguet
- 1994 Maurice L'Abbé
- 1993 Lionel Boulet



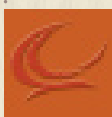
La quantité de travail que ce chercheur abat est tout simplement phénoménale. Infatigable, il travaille six jours par semaine jusqu'à 22 h. En plus de ses activités de recherche, il a été très engagé pendant toute sa carrière dans le domaine sportif. Président à quelques reprises des compétitions de la Coupe du monde de ski alpin, il a aussi présidé le comité de candidature de la Ville de Québec comme ville hôte pour les Jeux olympiques d'hiver de 2010. Père de cinq enfants et grand-père de treize petits-enfants, il a transmis à sa famille l'ambition de la réussite et le plaisir de la compétition. Deux de ses filles ont fait partie des équipes canadiennes de ski alpin et de ski nautique.

Alors qu'il aurait pu faire carrière en Angleterre, le docteur Labrie a, sans conteste, contribué directement au rayonnement de sa région. « Je me suis toujours dit qu'il y avait moyen de réussir à Québec, affirme-t-il. Le milieu des affaires m'a beaucoup aidé, ces gens comprennent l'importance d'investir en recherche. » Plusieurs compagnies – dont Æterna Zentaris, BioChem Vaccins, Anapharm et Infectio Diagnostic – ont démarré à la suite des découvertes réalisées au Centre de recherche du CHUL. Le chercheur Labrie a d'ailleurs été nommé « Entrepreneur de l'année 2006 » par la Chambre de commerce de Québec à la suite d'un vote populaire.

Pour le docteur Labrie, le Québec gagne à investir davantage en recherche. « Le savoir, c'est ce qui rapporte aujourd'hui. Pour faire de l'argent, il faut vendre aux autres et pour vendre, il faut découvrir ce que les autres n'ont pas », déclare-t-il, convaincu. Il souhaiterait aussi que les jeunes soient davantage attirés par une carrière scientifique. « Notre avenir dépend de la science qui va supporter l'économie. Ceux qui ont du talent doivent l'exploiter, mais c'est une responsabilité collective, avance-t-il. La science devrait être mieux enseignée. »

Chercheur canadien le plus cité dans la littérature scientifique internationale, toutes disciplines confondues, le docteur Labrie a reçu la Médaille du Collège de France de même que le titre d'officier de l'Ordre national du Québec et de l'Ordre du Canada. Il est membre également de la Société royale du Canada. Le Conseil des arts du Canada lui a accordé le prestigieux prix Isaac-Walton-Killam en reconnaissance de son exceptionnelle contribution à l'avancement des sciences de la santé.

Nathalie Dyke





Le prix rend hommage à Wilder Penfield (1891-1976), reconnu comme l'un des plus grands neurochirurgiens et neurologues au monde. La fondation de l'Institut neurologique de Montréal, en 1934, constitue son apport à la neurologie. Ce prix s'adresse à un chercheur ou à une chercheuse du domaine biomédical.



Ce prix rend hommage à Wilder Penfield (1891-1976), reconnu comme l'un des plus grands neurochirurgiens et neurologues au monde. La fondation de l'Institut neurologique de Montréal, en 1934, constitue son apport majeur à la neurologie. Ce prix s'adresse à un chercheur ou à une chercheuse du domaine biomédical.

George Karpati

Malgré les fulgurants progrès scientifiques, les maladies du système nerveux chez l'être humain posent encore de sérieux défis aux chercheurs et aux cliniciens. Pouvant frapper n'importe qui et survenir à tout âge, ces maladies sont connues pour être difficiles à diagnostiquer et à traiter. Or, grâce au travail et à la persévérance du docteur George Karpati, directeur du Groupe de recherche neuromusculaire à l'Institut et hôpital neurologiques de Montréal (INM), communément appelé « le Neuro » de l'Université McGill, des milliers de patients aux prises avec ces maladies dévastatrices peuvent espérer voir un traitement être mis en marché au cours des prochaines années. « Nous y sommes presque, affirme cet éminent neurologue. Plusieurs de nos procédés expérimentaux sont sur le point d'être testés sur des sujets humains. »

Discret en ce qui a trait à sa propre contribution, le docteur Karpati, titulaire aussi depuis 1985 de la Chaire de neurologie Isaac Walton Killam, est spécialisé dans le domaine des dystrophies musculaires. Parmi la communauté de chercheurs, il sera le premier à démontrer où se trouve la dystrophine dans les fibres musculaires. Ses recherches ont permis de constater que cette protéine était absente chez les patients qui souffrent de la dystrophie musculaire de Duchenne, celle sur laquelle s'est particulièrement penché le neurologue. Outre cette découverte, il sera aussi le premier à établir que le profil histochimique des fibres neuromusculaires peut être transformé par le croisement des nerfs moteurs lents et rapides, indication que les nerfs moteurs contrôlent les mécanismes chimiques des fibres musculaires.

En thérapie génique, la recherche médicale a fait des bonds énormes depuis vingt ans. « L'arrivée de la science moléculaire durant les années 80 a fait avancer les connaissances dans le domaine des dystrophies musculaires plus que dans tout autre champ de la neurologie », souligne le docteur Karpati. Confiant que ces nouvelles formes de traitement ultra-évoluées permettront encore de faire des percées importantes, le neurologue met alors sur pied une solide équipe pluridisciplinaire spécialisée dans la conception de thérapies géniques pour traiter les maladies neuromusculaires.





Né en Hongrie, George Karpati émigre au Canada à la fin des années 50. « Je voulais étudier dans un domaine qui se démarquait et qui était d'envergure internationale, raconte le chercheur. La neurologie était une discipline très avant-gardiste. » Et le Canada est, à ce moment-là, beaucoup plus accessible que les États-Unis où plusieurs de ses compatriotes qui fuient la Hongrie souhaitent émigrer. Le docteur Karpati commence ainsi ses études de médecine en 1960 à l'Université Dalhousie à Halifax et est vite attiré par la qualité des recherches menées à l'INM de l'Université McGill. « La science était en plein essor, se souvient-il. Les troubles neuromusculaires représentaient le champ de la neurologie le plus en vogue. »

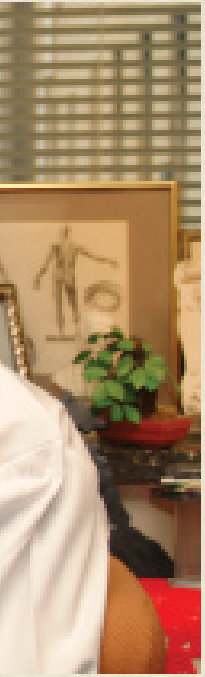
Le jeune médecin reçoit en 1965 une bourse pour étudier aux National Institutes of Health à Bethesda dans le Maryland. Or, juste avant son départ, Francis McNaughton (« un saint homme », selon George Karpati), neurologue en chef et l'un des pionniers de l'INM, le pressent pour s'assurer qu'il reviendra au Québec afin de poursuivre ses recherches à l'INM. En 1967, le docteur Karpati crée le Groupe de recherche neuromusculaire à l'INM, lequel, sous sa direction, n'a cessé de se développer et figure aujourd'hui comme l'un des plus importants centres de recherche au monde dans ce domaine. « La suite n'est qu'histoire », affirme-t-il.

En fait, le docteur Karpati voue un attachement très fort à l'INM, à son histoire et à son fondateur, le docteur Wilder Penfield, dont il parle volontiers lors de ses nombreuses conférences à l'étranger. Maintes fois invité à aller travailler aux États-Unis, le docteur Karpati conservera toujours sa loyauté envers l'INM. Mal à l'aise avec le style de vie nomade que certains scientifiques choisissent, il considère comme plus important de bâtir son œuvre au même endroit, ce qui a porté des fruits. « L'INM est, en quelque sorte, devenu un empire en neurologie au Canada », déclare-t-il, fier d'indiquer que son collègue de l'INM, le docteur Frederick Andermann, a aussi été lauréat du prix Wilder-Penfield en 2003.

Pour ce chercheur déterminé, le succès universitaire ne repose que sur le travail et la créativité. « J'ai tout simplement travaillé fort, je suis resté concentré sur mon travail, j'ai publié le résultat de mes recherches, et cela a fait boule de neige », avance-t-il humblement. Or, le docteur Karpati a apporté une contribution exceptionnelle au développement de la recherche ainsi qu'à la formation de chercheurs et de médecins travaillant maintenant au Québec, au Canada et dans plusieurs autres pays. Très apprécié de ses étudiants, il a reçu le prix « Meilleur professeur » décerné par les résidents en neurologie de l'Université McGill.



- 2005 Michel G. Bergeron
- 2004 Rémi Quirion
- 2003 Frederick Andermann
- 2002 André Parent
- 2001 Pavel Hamet
- 2000 Jean Davignon
- 1999 Clarke F. Fraser
- 1998 Theodore L. Sourkes
- 1997 Krešimir Krnjević
- 1996 Jacques de Champlain
- 1995 Charles R. Scliver
- 1994 Albert J. Aguayo
et Yves Lamarre
- 1993 Brenda Milner

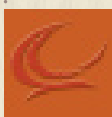


Le docteur Karpati tente depuis longtemps d'accroître la formation en neurologie des futurs médecins. « Les maladies neuromusculaires sont difficiles à diagnostiquer avec précision, et la plupart des médecins de famille ne connaissent pas la gamme des symptômes qu'elles peuvent générer », mentionne-t-il. Compte tenu de la méconnaissance qui règne encore en ce qui a trait aux dystrophies musculaires, et du pénible isolement que connaissent les personnes atteintes, le docteur Karpati considère que le public devrait également être sensibilisé davantage à la réalité de ces troubles. « Le travail bénévole des associations de patients est fondamental », affirme-t-il en soulignant que les médecins ne sont pas toujours les meilleures sources d'information. « L'arrivée d'Internet a cependant permis de faire circuler l'information sur ces troubles et de mieux renseigner les personnes atteintes. »

Homme de principes, George Karpati est aussi loyal à sa famille qu'à son lieu de travail. Par exemple, il a pris soin de sa mère âgée jusqu'à son décès. Ce fait explique également sa présence stable à Montréal. « Cela a scellé mon destin à cet égard », reconnaît-il. Père de deux fils dans la vingtaine (l'un a suivi ses traces en santé publique à New York, tandis que l'autre se bâtit une carrière en journalisme), le docteur Karpati est, en outre, amateur d'antiquités. Il a longtemps collectionné les verres et les meubles anciens « à l'époque où ils étaient encore abordables! », précise-t-il.

En près de 40 ans de carrière, le docteur Karpati s'est vu remettre de nombreux prix et distinctions : il a reçu la Médaille commémorative du Gouverneur général du Canada; il est membre de la Société royale du Canada et membre élu de l'Académie des sciences hongroises; et il a été nommé officier de l'Ordre du Canada. Le docteur Karpati a aussi obtenu le Prix d'excellence professionnelle de la section du Québec de l'Association canadienne de la dystrophie musculaire et de la Société canadienne de recherches cliniques.

Nathalie Dyke





...n. ider... me le « père de la Révolution...
...orges-Émile Lapalme (1907-1985) a été l...
...ministère des Affaires culturelles au Qu...
...ronne la carrière d'une personne ayant o...
...a qualité et au rayonnement de la langue...
...écrite au Québec, que ce soit dans le dom...
...communications, de l'éducation, de l'ad...
...la recherche, du travail, du commerce ou



Considéré comme le « père de la Révolution tranquille », Georges-Émile Lapalme (1907-1985) a été le premier titulaire du ministère des Affaires culturelles du Québec. Le prix qui honore sa mémoire couronne la carrière d'une personne ayant contribué de façon exceptionnelle, par son engagement, par son œuvre ou par sa carrière, à la qualité et au rayonnement de la langue française parlée ou écrite au Québec, dans quelque domaine de l'activité publique que ce soit.

Marie-Éva de Villers

Peu de ressources sont aussi nécessaires à la culture, surtout pour une collectivité exposée à tous les vents et à bien des modes, qu'un repère linguistique lumineux et fiable. Rien, toutefois, de plus crispant que le comportement du pion qui prend plaisir à rendre honteuse la moindre faute. Le délicat équilibre entre la vigilance et l'accompagnement, tel que le réussit Marie-Éva de Villers depuis son « entrée en vocation linguistique », comble donc une double attente : celle d'un diagnostic pénétrant et celle d'une pédagogie chaleureuse. Avec elle, les repères sont nets, constants, de haut niveau, tandis que surabondent les exemples, que se diversifient les éclairages et que s'épanouissent l'autonomie et la fierté de ceux et celles qui savourent ses conseils.

Pareil mérite ne tombe pas du ciel. Ses années comme terminologue à l'Office de la langue française ont familiarisé Marie-Éva de Villers avec les besoins langagiers de multiples univers professionnels, en plus de lui donner une vue générale de la situation linguistique québécoise. Quand viendra le temps d'affronter les difficultés propres au secteur de la gestion, elle investira dans sa contribution la connaissance approfondie du domaine, mais aussi l'ample vision qui intègre l'avancée pointue dans l'offensive générale. Tout en fournissant aux entreprises les vocabulaires utiles à leurs activités quotidiennes, Marie-Éva de Villers savait les traiter en partenaires de l'effort collectif. La minutie du lexique renforçait le tissu social.

Ce double souci transparait dans les innombrables écrits de Marie-Éva de Villers. La langue importe, mais aussi la prise en compte des exigences sectorielles. La forêt, mais aussi chacun des arbres. La langue exige le respect, mais la réciproque lui incombe : à elle de refléter fidèlement les particularités et les aspirations de tous les mondes qu'elle irrigue. Marie-Éva de Villers n'hésite d'ailleurs pas à payer de sa personne pour assurer la cohérence du tout avec ses parties. Ainsi, appelée à aider l'univers de la gestion à vivre en français, elle affina son intelligence de ce monde en s'inscrivant à la maîtrise en administration des affaires (M.B.A.) à l'École des HEC de Montréal, grade qu'elle obtient en 1982.





Du coup, s'expliquent le respect que vouent ses pairs à Marie-Éva de Villers et l'écho que suscitent ses œuvres dans le grand public et chez les groupes spécialisés. Car les prix et les distinctions s'accroissent dans sa gibecière. Elle reçoit en 1990 le Mercure de l'innovation pour son *Multidictionnaire de la langue française*. En 1998, la Médaille de l'Académie des lettres du Québec la récompense pour l'ensemble de son œuvre et sa « défense et illustration » de la langue française. Elle devient, l'année suivante, chevalière de l'Ordre national du Québec. Déferlent ensuite les témoignages convergents et cumulatifs des milieux professionnels. En 2001, elle devient la première lauréate du Mérite de l'Ordre des traducteurs, terminologues et interprètes agréés du Québec; en 2002, l'Union des écrivaines et des écrivains québécois, l'Union des artistes et la Société des auteurs, chercheurs, documentalistes et compositeurs joignent leurs voix à celle de l'Office québécois de la langue française pour lui décerner le Mérite du français dans la culture; en 2004, Marie-Éva de Villers reçoit de l'Office québécois de la langue française le prix Camille-Laurin pour sa contribution exceptionnelle à la qualité de la langue au Québec.

Le public ne lésine pas non plus sur l'empathie. Réédité à plusieurs reprises, le *Multidictionnaire de la langue française* dépasse le demi-million d'exemplaires. Grâce à lui, spécialistes et humbles plumes trouvent en un seul lieu réponse aux questions éparpillées que posent la grammaire, l'orthographe, la prononciation, la ponctuation, etc. De leur côté, les médias se plaisent à amplifier la voix de Marie-Éva de Villers, tant ils apprécient son aptitude à insuffler vie, enthousiasme et humour dans les débats à teneur linguistique.

L'importance accordée par Marie-Éva de Villers aux concepts et aux termes de la gestion montre à quel point la langue peut et doit vivifier toute la vie sociale, y compris celles de ses composantes qui se croyaient peut-être dispensées de la préoccupation. Les mœurs du monde des affaires, dont le rapport Gendron fit à l'époque une assez abrupte description, lui étaient déjà connues quand parut le document. Elle y trouva un défi plutôt qu'une révélation et en fit l'une des sources de la détermination qui anime sa féconde carrière. De 1972 à 1985, l'Office de la langue française publia une quinzaine d'ouvrages visant à fournir aux entreprises et aux ordres professionnels les outils qu'exige le maniement d'un français articulé; la main de Marie-Éva de Villers y est presque toujours clairement identifiable. Ainsi disparaissait l'excuse de l'« intraduisible » dont certains milieux avaient tendance à abuser.

Par deux autres versants encore, le travail de Marie-Éva de Villers mérite l'attention et les éloges. Dans un cas, c'est le Québec qui est à l'avant-scène; dans l'autre, c'est la féminisation des titres et des métiers. Sur les deux fronts, la polémique ne



- 2005 Jean-Marc Léger
- 2004 Jacques Languirand
- 2003 André Gaulin
- 2002 Jean-Claude Corbeil
- 2001 Michel Bergeron
- 2000 Henri Bergeron
- 1999 Marc Favreau
- 1998 Fernand Daoust
- 1997 Pierre Bourgault



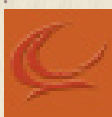
devenait féconde qu'à condition de cultiver l'art de la nuance et la rigueur. Heureusement, les deux qualités sont logées depuis belle lurette dans le carquois de Marie-Éva de Villers.

De ses années comme terminologue jusqu'à sa thèse de doctorat au Département de linguistique et de traduction de l'Université de Montréal, jamais ne s'est affadi en Marie-Éva de Villers l'intérêt pour « la norme réelle du français québécois ». Elle défendra avec une égale ferveur le droit du Québec aux audaces langagières que réclament son histoire, son décor et sa tessiture sociale et la nécessité pour le Québec de se rattacher fermement au tronc linguistique de la francophonie. Puisqu'il faut « en toutes choses savoir raison garder », bon nombre de faits lexicaux propres au français du Québec ont droit de cité, sans que soient jamais justifiés le repli ou l'isolement.

Même sens de la mesure à propos de la féminisation des titres et des métiers. Depuis longtemps, les montantes aspirations féminines bénéficient de l'analyse équilibrée et courageuse de Marie-Éva de Villers. Vingt-cinq ans déjà se sont écoulés depuis la parution, grâce à elle, d'un avis de recommandation officielle préconisant la féminisation des titres par l'Office de la langue française. Depuis, au rythme de leur accès à des fonctions naguère exclusivement masculines, les Québécoises optent majoritairement pour des titres féminins, des titres qui respectent la logique de la langue.

La rigueur, mais sans sécheresse de cœur ou d'attitude. L'ouverture d'oreille et d'esprit, mais sans populisme de mauvais aloi. *Le Vif Désir de durer*, tel qu'il s'affirme dans un très beau titre, mais sans les susceptibilités de l'immobilisme. L'empathie avec l'effort des enfants, des humbles, des cultures tardives, mais aussi l'aiguillon dans la chair de ceux qui influent sur la vie collective. Pour toutes ces manifestations d'équilibre et d'intelligence, Marie-Éva de Villers devait recevoir du Québec qu'elle aime le prix Georges-Émile-Lapalme.

Laurent Laplante





Le prix rend hommage à Lionel Boulet (1917-2017) comme l'un des pionniers de l'Institut de recherche d'Hydro-Québec. Ce prix s'adresse à un chercheur ou à une chercheuse qui s'est distingué par ses inventions, ses innovations scientifiques et technologiques, son leadership dans le développement d'entreprises et son apport au développement



Ce prix rend hommage à Lionel Boulet (1919-1996), reconnu comme l'un des pionniers de l'Institut de recherche d'Hydro-Québec. Ce prix s'adresse à un chercheur ou à une chercheuse qui s'est distingué par ses inventions, ses innovations scientifiques et technologiques, son leadership dans le développement d'entreprises et son apport au développement économique du Québec.

Yvan Guindon

Certaines personnes traversent la vie à une vitesse peu commune. Le docteur Yvan Guindon, directeur de l'Unité de recherche en chimie bio-organique de l'Institut de recherches cliniques de Montréal (IRCM), fait décidément partie des gens dont la trajectoire professionnelle ressemble à un météore. Ce chimiste et administrateur de haut niveau a gravi les échelons du succès à un rythme fulgurant et contribué au rayonnement international non seulement de Merck Frosst Canada et de Bio-Méga/Boehringer Ingelheim à une époque où l'industrie pharmaceutique battait de l'aile, mais aussi de l'IRCM, fleuron québécois de la recherche biomédicale.

Tout au long de sa carrière, Yvan Guindon a acquis une grande renommée grâce à ses recherches en chimie thérapeutique, qui sont à l'origine de plus de 45 brevets. Il est considéré aujourd'hui comme l'un des chefs de file mondiaux dans le domaine des radicaux libres. Ses travaux actuels permettent d'entrevoir des solutions thérapeutiques en vue de contrôler, entre autres, les problèmes d'inflammation et les métastases cancéreuses. Outre ses découvertes scientifiques, ses qualités d'administrateur ont aussi permis de contribuer à la vigueur de l'industrie pharmaceutique au Québec.

« La chimie m'a toujours attiré pour son côté artisanal, manuel, et son côté théorique, plus intellectuel », affirme l'éminent chimiste. Cet intérêt s'est effectivement traduit par une grande capacité de concilier la recherche biomédicale appliquée et la recherche fondamentale. En l'espace d'une vingtaine d'années, Yvan Guindon a occupé des postes de leadership dans deux grandes entreprises pharmaceutiques, soit Merck Frosst Canada et Bio-Méga devenue Bio-Méga/Boehringer Ingelheim, dont il a contribué au développement et à la survie au Québec, alors que l'industrie connaissait une « descente aux enfers », selon le chercheur.

« Pendant les années 70, il était très difficile de trouver un emploi comme chimiste au Québec, relate le docteur Guindon. Les postes de professeur dans les universités canadiennes étaient pratiquement inexistantes et plusieurs compagnies pharmaceutiques fermaient leurs activités de recherche. » Yvan Guindon s'est finalement joint à une petite équipe de chercheurs chimistes chez Merck Frosst Canada. En un bref laps de temps, soit à peine quatre ans, sa créativité et la richesse de ses méthodes de travail ont vite été remarquées et l'ont propulsé au poste de directeur principal. Pendant cette période, ses intérêts de recherche ont





porté sur la découverte de nouveaux traitements de l'asthme. Les efforts de toute l'équipe de recherche ont abouti à la mise au point du médicament Singulair. Cette percée thérapeutique considérable est utilisée de nos jours à grande échelle.

En 1987, Bio-Méga, une des premières entreprises québécoises spécialisées en biotechnologie, lui offre un poste de directeur scientifique. « L'entreprise n'allait pas bien, avance le docteur Guindon. Or, nous avons réussi ici aussi à bâtir un groupe de chimie très fort. » Son équipe a travaillé d'arrache-pied à la mise au point de médicaments antiviraux, liés notamment au VIH et à l'herpès, ainsi que pour le traitement des maladies cardiovasculaires. Ses efforts ont porté des fruits, car, en moins de un an, il est nommé vice-président à la recherche et au développement chez Bio-Méga/Boehringer Ingelheim et a directement contribué au positionnement nord-américain de cette multinationale. « Il faut être rêveur dans la vie, déclare-t-il. Les découvertes n'arrivent pas seules. La façon moderne de trouver des médicaments consiste à faire travailler beaucoup d'individus ensemble sur des cibles bien précises. »

« À 43 ans, j'ai décidé de faire le saut dans le milieu universitaire, explique Yvan Guindon, alors que le passage d'un chercheur industriel vers ce milieu est plutôt rare. » Michel Bélanger (« l'un des grands bâtisseurs de la Révolution tranquille », selon Yvan Guindon), président en 1994 du conseil d'administration de l'IRCM, le sollicite alors d'occuper le poste de directeur scientifique de l'IRCM, affilié à l'Université de Montréal. Une fois sur place, le docteur Guindon, convaincu que l'IRCM peut se positionner dans les grandes ligues internationales de la recherche, engage des scientifiques de haut niveau, met en œuvre un plan de développement des infrastructures de recherche et s'entoure d'une solide équipe de gestion. Sa vision sera concrétisée. En 2004, au terme de son mandat, l'IRCM se classe au premier rang des institutions et centres de recherche du Québec. Les chercheurs de l'IRCM bénéficient désormais d'un environnement de travail exceptionnel, unique à Montréal et parmi les meilleurs au Canada.

Parallèlement à ses responsabilités de directeur, le docteur Guindon a démarré l'unité de recherche en chimie bio-organique à l'IRCM où il travaille maintenant à temps plein. Ce chercheur a réussi à créer une ambiance de travail chaleureuse dans son laboratoire où de jeunes chimistes se penchent sur leurs fioles tout en écoutant du *soft rock*. Les conférences à l'étranger sont en outre agrémentées de pauses à la mer, photos à l'appui! « Comme l'un de mes anciens professeurs m'a déjà dit un jour, notre métier doit aussi être notre passe-temps », soutient le docteur Guindon.



- 2005 Henry L. Buijs
- 2004 Esteban Chornet
- 2003 Lorne Trotter
- 2002 Pierre-Claude Aitcin
- 2001 Morrel P. Bachynski
- 2000 Bernard Coupal
- 1999 Robert Zamboni



Yvan Guindon se démarque également par son attachement à Montréal et au Québec en particulier. Il a fait toutes ses études universitaires, y compris en vue de l'obtention de son doctorat, à l'Université de Montréal. Tout au long de sa carrière, il a choisi de rester au Québec, alors qu'il aurait pu assumer un prestigieux poste de direction du volet international de chimie chez Merck Frosst au New Jersey. « Lorsque j'ai refusé, mes amis se sont inquiétés de ma faculté de jugement », raconte-t-il, sourire aux lèvres. « La qualité de la chimie au Québec est certainement l'une des raisons pour lesquelles l'industrie pharmaceutique s'est établie au Canada », souligne-t-il, fier de l'impulsion qu'il a donnée à ce secteur.

À l'heure actuelle, le docteur Guindon mise énormément sur la formation de la relève scientifique : « En tant que chercheur, on ne sait jamais quand on va faire une grande découverte; par contre, nous savons que nous formons des étudiants. » Persuadé que l'économie du savoir exige une main-d'œuvre de haut niveau, le docteur Guindon fait du réinvestissement dans l'enseignement supérieur son cheval de bataille. « L'avenir du Québec repose sur ses ressources humaines hautement qualifiées », prédit-il.

Le docteur Guindon a reçu d'importantes distinctions durant sa carrière. Il est membre de l'Institut de chimie et de la Société royale du Canada. Il s'est vu décerner le prix Marcel-Piché, remis à un chercheur de l'IRCM pour souligner la qualité de ses réalisations et sa contribution à l'avancement de la communauté scientifique québécoise. Il est également membre de l'Ordre du Canada, soit la plus haute distinction honorifique canadienne pour l'œuvre d'une vie entière.

Nathalie Dyke



MEMBRES DES JURYS

PRIX ATHANASE-DAVID

- Michel Biron, essayiste, professeur à l'Université McGill, titulaire de la Chaire de recherche du Canada en littérature québécoise et littératures francophones, président du jury
- Ann Charney, romancière, nouvelliste, essayiste et scénariste
- Suzanne Giguère, animatrice et critique de littérature
- Hélène Monette, poète et romancière

PRIX MARIE-VICTORIN

- Jean Bousquet, professeur titulaire et directeur de la Chaire de recherche du Canada en génomique forestière et environnementale à la Faculté de foresterie et de géomatique de l'Université Laval, président du jury
- Carole Beaulieu, professeure titulaire et coordonnatrice scientifique du Centre de recherche en amélioration végétale (SEVE) au Département de biologie de l'Université de Sherbrooke
- Paul Del Giorgio, professeur au Département des sciences biologiques de l'Université du Québec à Montréal et membre du Groupe de recherche interuniversitaire en limnologie (GRIL)
- Jean-Claude Kieffer, professeur et titulaire de la Chaire de recherche du Canada (TIER 1) en photonique ultrarapide appliquée aux matériaux et aux systèmes de l'Institut national de la recherche scientifique – Centre Énergie, Matériaux et Télécommunications
- James D. Wuest, professeur titulaire au Département de chimie de l'Université de Montréal, titulaire de la Chaire de recherche du Canada sur les matériaux supramoléculaires et directeur du Réseau québécois de recherche en synthèse organique

PRIX LÉON-GÉRIN

- Mario Fortin, professeur agrégé et directeur du Département d'économique de l'Université de Sherbrooke, président du jury
- Michel Biron, professeur agrégé au Département de langue et littérature françaises de l'Université McGill
- Ginette Legault, professeure et vice-rectrice aux ressources humaines de l'Université du Québec à Montréal
- Pierre Noreau, directeur du Centre de recherche en droit public de l'Université de Montréal
- Lisa A. Serbin, professeure et directrice du Centre de recherche en développement humain de l'Université Concordia

PRIX PAUL-ÉMILE-BORDUAS

- Roland Poulin, sculpteur, président du jury
- Holly King, photographe
- Édith-Anne Pageot, chargée de cours en histoire de l'art à l'Université d'Ottawa
- Richard Purdy, artiste multidisciplinaire
- Françoise Sullivan, artiste multidisciplinaire

PRIX DENISE-PELLETIER

- Chantal Masson-Bourque, professeure de musique à la Faculté de musique de l'Université Laval, interprète, présidente du jury
- Marie-Thérèse Fortin, directrice du Théâtre d'Aujourd'hui, comédienne et interprète
- Blaise Gagnon, président du Réseau des organisateurs de spectacles de l'Est du Québec
- Pierre Vachon, musicologue et animateur-réalisateur à la radio de Radio-Canada

PRIX ALBERT-TESSIER

- Lucille Veilleux, consultante et productrice, présidente du jury
- François Gill, chef opérateur et monteur
- Marcel Jean, critique
- Rita Lafontaine, comédienne

PRIX GÉRARD-MORISSET

- **Sophie-Laurence Lamontage**, consultante, DIS-international, présidente du jury
- **Dinu Bumbu**, directeur de Héritage Montréal
- **Danielle Pigeon**, historienne de l'art, idéatrice et cinéaste documentaire
- **Henriette Thériault**, directrice de la Division des arts et patrimoines du Service de la culture de la Ville de Québec

PRIX ARMAND-FRAPPIER

- **Robert L. Papineau**, directeur général de l'École polytechnique de Montréal, président du jury
- **Claire V. de la Durantaye**, professeure au Département des sciences de la gestion et directrice de l'Institut de recherche sur les PME de l'Université du Québec à Trois-Rivières
- **Janyne M. Hodder**, vice-rectrice principale aux relations interinstitutionnelles de l'Université McGill
- **Jacques G. Martel**, directeur général et directeur de la valorisation de la technologie de l'Institut de recherche d'Hydro-Québec
- **Carole Voyzelle**, présidente-directrice générale du Parc technologique du Québec métropolitain

PRIX WILDER-PENFIELD

- **Rémi Quirion**, professeur titulaire au Département de psychiatrie de l'Université McGill, directeur scientifique de l'Institut des neurosciences de la santé mentale et des toxicomanies des Instituts de recherche en santé du Canada et directeur scientifique du Centre de recherche de l'Hôpital Douglas, président du jury
- **Léa Brakier-Gingras**, professeure titulaire au Département de biochimie de l'Université de Montréal
- **Lucie Germain**, professeure titulaire au Département de chirurgie de l'Université Laval, titulaire de la Chaire de recherche du Canada en cellules souches et génie tissulaire et coordonnatrice scientifique du Laboratoire d'organogénèse expérimentale de l'Hôpital du Saint-Sacrement du CHA
- **Donna Mergler**, professeure au Département des sciences biologiques et directrice de l'Institut des sciences de l'environnement de l'Université du Québec à Montréal
- **Raymund J. Wellinger**, professeur titulaire au Département de microbiologie et d'infectiologie de l'Université de Sherbrooke

PRIX GEORGES-ÉMILE-LAPALME

- **Renée Hudon**, communicatrice, président du jury
- **Jean-Marc Carpentier**, journaliste indépendant et vulgarisateur scientifique
- **Ariane Émond**, animatrice, journaliste, scénariste et recherchiste
- **Claude Germain**, professeur au Département de linguistique et de didactique des langues de l'Université du Québec à Montréal

PRIX LIONEL-BOULET

- **Paul L'Archevêque**, président-directeur général de Génome Québec, président du jury
- **Denis N. Beaudry**, ex-président-directeur général d'Univalor
- **Robert Corriveau**, président-directeur général de l'Institut canadien pour les innovations en photonique de l'Université Laval
- **Charles Despins**, président et chef de la direction de Prompt-Québec
- **Lucie Lapointe**, vice-présidente et secrétaire-trésorière de Paprican



MÉDAILLE DES PRIX DU QUÉBEC

*Au cœur de notre société,
des êtres inspirés se rencontrent.
Leurs pensées et leurs actions
participent avec force et intensité
à notre évolution, à l'image de
l'astre du jour.*



MÉDAILLE

Cette année, le jury qui a choisi la créatrice de la médaille était formé d'Alexander Sasha Blackwood, joaillier, Marie-France Brière, artiste visuelle et André Guyon, designer.

Créatrice de la médaille :
Christine Larochelle

ÉCRIN

L'écrin en cuir de Buffle Sherpa et de suède et orné d'un hublot en verre a été conçu et réalisé par la relieure Lorraine Choquet.



PARCHEMIN

Le parchemin remis aux lauréats des Prix du Québec a été calligraphié sur papier Saint-Gilles par Anna-Linda Gagné.

Québec 

- Ministère de la Culture et des Communications
- Ministère du Développement économique,
de l'Innovation et de l'Exportation